Max Jasinski. Contes de la vieille France

MAX JASINSKI

Contes de la Vieille France



LIBRAIRIE VUIBERT

Jasinski. — Contes.

Contes
de la
Vieille France

DU MÊME AUTEUR

(à la même librairie)

Petites Choses (Contes et Impressions), illustrations d'Emmanuel BARCET.

La Composition française au Baccalauréat.

Pages de guerre.

MAX JASINSKI

Contes

de la

Vieille France

PARIS
LIBRAIRIE VUIBERT
63, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 63
—
1920

A M. ÉMILE FAGUET,

En témoignage de respect
et de reconnaissance.

M. J.



CE QU'ÉTAIT UN DISEUR DE CONTES

Le roi de France, Louis le neuvième, qui fut plus tard canonisé, faisait un jour une promenade à cheval avec le sire de Joinville et quelques seigneurs. Il arriva au village de Charenton par un pont à péage. Il paya scrupuleusement pour lui, pour sa suite et pour les chevaux, bien qu'on lui eût offert le passage gratuit. De l'autre côté du pont, il tomba sur des paysans réunis en cercle autour d'un jeune homme. Celui-ci, agile comme un singe, les pieds en l'air et la tête en bas, courait sur les mains avec vélocité. Les spectateurs qui applaudissaient se tinrent cois, par respect,

à la venue du cortège. L'homme se replaça sur ses pieds et s'approcha sur un signe de Louis. Il retira son bonnet, râpé et troué, d'où pendait, à moitié brisée, une plume de coq, et, immobile, attendit qu'on l'interrogeât. Il était de piètre mine, maigre, accoutré d'habits rapiécés dont les teintes, jadis vives, étaient décolorées ; mais son attitude était gracieuse et ses mouvements aisés. Ses joues étaient creuses, mais son regard était clair et sa lèvre spirituelle.

— Qui es-tu ? dit le roi.

— Un homme, répondit l'autre.

— D'où viens-tu ?

— De là-bas.

— Où vas-tu ?

— A côté de mon ombre.

— De quel pays es-tu ?

— De notre ville.

— Où est ta ville ?

— Sur une rivière.

— Qu'est-ce que cette rivière ?

— De l'eau.

— Comment appelle-t-on cette eau ?

— On ne l'appelle pas, trop curieux seigneur : elle vient toute seule.

Sur ce, l'homme éclata de rire, comme un enfant taquin qui s'amuse, et jeta en l'air, joyeusement, son vieux bonnet. Joinville fronça le sourcil. Mais le bon roi sourit.

— Tu me trouves indiscret, mauvais garçon, et tu railles. Mais je sais à qui j'ai affaire. Tu es mal vêtu ; à te voir, on devine que tu es mal nourri ; tu distrais les badauds avec des cabrioles et tu t'égayes au nez des puissants ; tu es sans feu ni lieu et insouciant comme un moineau. Sûrement tu es poète.

— Bien deviné ! Je compose des chansons si langoureuses que les dames en pleurent, des chansons guerrières qui donnent du cœur au plus couard, des chansons plaisantes qui épanouissent après boire les figures les plus moroses. Je sais les exploits de Charlemagne, les malheurs de Roland à Roncevaux, l'histoire de Rome la grande, et mille autres merveilles. Et je sais aussi faire danser les ours, dresser les chiens, marcher sur les mains, jouer de la viole et grimacer mieux que les gargouilles des cathédrales.

— Voilà beaucoup de talents. Dommage est qu'ils soient d'un médiocre rapport.

— Jusqu'à présent, oui. Mais ma fortune sera bientôt faite, car je vais à Paris où les amateurs ne manquent pas. Ce n'est pas comme dans ce village, où les gens sont des brutes. Ils ont bâillé à mes meilleurs vers. Les singeries seules leur plaisent.

— En effet, ils t'applaudissaient.

— Ils applaudissent, mais ce sont des avares. J'ai quêté après une chanson : pas un liard ;

après un fabliau : pas davantage ; après des contorsions et des calembredaines : rien encore. Si je quête maintenant, ils ne donneront pas plus. Que la peste les emporte !

— Et sur les grands chemins, n'as-tu point peur ?

— Quand des brigands paraissent, je chante à tue-tête. Les plus farouches s'en retournent alors. Ils savent qu'avec mes pareils ils perdraient leur temps et que les faiseurs de vers n'ont de richesse que dans leurs rimes. Bien mieux, la semaine dernière, une bande m'a invité à dîner : ce fut très cordial. Quel festin ! quel vin ! quels aimables convives !

— Tu as de belles fréquentations !

— Que le roi m'invite, il aura la préférence.

Louis IX s'amusait extrêmement. Derrière lui son escorte le jugeait un peu trop familier avec ce va-nu-pieds et le blâmait discrètement. Mais il n'en avait cure.

— Eh bien ! quand tu seras à Paris, présente-toi au Louvre. On t'y recevra, je te le promets.

— Je m'y présenterai, beau sire. Si l'on me chasse, vous en aurez le remords... Mais je ne sais guère quand ce sera.

— Qui t'empêche de continuer ta route ?

— Ce pont, ce pont à péage. Dans ma bourse il n'y a que du vent. Je comptais sur la quête pour payer le passage. Mais ces vilains, que le

diable puisse étrangler, ont les poches cousues. Si je ne rencontre pas un passant généreux, je risque de demeurer ici jusqu'au jugement dernier.

Le roi se retourna vers ses compagnons.

— Joinville, je veux que désormais tous les ponts du royaume soient libres pour les poètes, jongleurs et trouvères. Qu'ils disent au gardien un couplet : cela suffira... de par le roi. Et toi, gentil chanteur, viens demain dîner au palais. Tu y auras, j'espère, chère aussi bonne que chez tes brigands. Suis ton chemin, et que Dieu te conserve ta gaîté !

Là-dessus, les cavaliers piquèrent des deux et s'éloignèrent. Le jeune homme resta, son bonnet à la main, émerveillé et heureux.

Depuis, trouvères, jongleurs, poètes, joueurs de viole et de cornemuse, diseurs de contes ou de graves récits, amuseurs des petits et des grands, allèrent répandre partout fabliaux, épopées et chansonnettes, fleurs et fleurettes du vieux sol gaulois. Et ils circulèrent en franchise sur tous les ponts de France.



L'OISEAU BLEU

Là où, entre les arbres, coule en susurrant la Liane, là où, comme un nid de verdure, se trouve aujourd'hui, près de Boulogne-sur-Mer, le village de Pont-de-Briques, se dressait un monastère, il y a longtemps, bien longtemps. Les moines y vivaient dans une paix qui n'était troublée ni par les tempêtes, car elles passaient par-dessus les collines, ni par les hommes, car aucune maison n'existait aux alentours. Un bois épais aux senteurs sauvages le garantissait des bruits humains, et même le souffle rude de la mer n'arrivait pas à ses murailles. Le silence régnait dans cette retraite, rompu seulement par le frémissement des feuillages, le murmure des oraisons et le tintement grêle de l'angélus. Et dans l'âme de ses hôtes régnait aussi la foi, limpide comme l'eau de la Liane, inébranlable comme les gros arbres, fraîche et parfumée comme le pays environnant.

Un de ces moines, pourtant, tout au fond de lui-même, était moins tranquille que ses compagnons. Sans doute, à la chapelle, il chantait les cantiques d'une voix sonore et se prosternait aussi bas que les autres. Ses propos étaient pieux et ses adora-

tions sincères. Fallait-il fendre du bois, tirer de l'eau, bêcher un carré de jardin ? il s'acquittait de sa besogne avec bonne humeur. Il mangeait avec appétit au réfectoire et dormait dans sa cellule d'un sommeil profond, ce qui n'indique pas une mauvaise conscience. Cependant, il n'était point parfaitement heureux, car un doute était en lui. Ce doute portait sur un point, un seul : « Comment, se disait-il, l'éternelle félicité promise aux élus ne deviendrait-elle pas monotone à la longue ? D'abord, évidemment, la béatitude doit être inexprimable. Mais après deux, trois, dix, vingt siècles, n'y a-t-il pas quelque fatigue, peut-être un peu d'ennui, tout au moins une diminution de bonheur ? Ici-bas, les joies les plus enivrantes perdent vite tout leur charme ; ici-bas, on se lasse du soleil, du printemps, des fleurs, de tout ; au paradis ne se lasse-t-on jamais ? » Et quand il s'était dit ces choses, le moine, honteux de lui-même, allait demander pardon à la Vierge pour cette coupable pensée. Mais le lendemain la pensée coupable revenait, comme une mouche qu'on chasse de la main et qui rôde obstinément autour de vous.

Un matin de mai, il promenait sa rêverie dans le bois. A travers le feuillage vert tendre se voyait l'azur délicat du firmament ; un frais soleil, passant parmi les branches, faisait scintiller la rosée sur l'herbe fine et les cailloux du sentier. Il marcha longtemps, l'esprit préoccupé, sans regarder

la nature printanière, sans écouter le ruissellement des sources, sans songer à remercier Dieu, comme d'ordinaire, pour avoir fait le monde si beau. Il arriva enfin sur la berge de la Liane ; la rivière jolie, où glissaient parfois des poissons d'argent, où vibraient comme des rubans les plantes d'eau, étincelait sous la lumière, tournait, puis, un peu plus loin, disparaissait sous une voûte verte entre des saules. Il s'adossa à un gros chêne ; il croisa les bras dans les amples manches de sa robe ; il continua d'évaluer la durée possible et l'intensité des plaisirs éternels ; et, machinalement, il regardait l'espace clair encadré par les cimes frissonnantes des arbres.

Tout à coup, il aperçut, très haut, un point mobile; ce point grossit et se rapprocha : c'était un oiseau, d'espèce inconnue, de forme élégante, et dont le plumage était d'un bleu si exquis qu'on aurait cru voir voler un morceau de ciel. Intéressé, le moine le suivit de l'œil ; l'oiseau, après avoir décrit deux ou trois cercles en l'air, se posa sur une grosse branche du vieux chêne, se lissa les plumes d'un geste vif et gracieux et se mit à chanter. Il chanta presque timidement d'abord, puis, peu à peu, à plein gosier, et ce chant était d'une mélodie si rare, d'une telle variété, d'une suavité si pénétrante, que le bois tout entier parut attentif, que la Liane ne coula plus, que les feuilles ne remuèrent plus, que les autres oiseaux restèrent

muets au bord de leurs nids et que le moine lui-même oublia sa mélancolie pour écouter. Et non seulement il oublia la pensée qui l'obsédait, la nature caressante qui l'entourait, les exercices de piété dont le moment allait venir, mais encore il s'oublia lui-même : pris tout entier par cette musique ineffable, respirant à peine, insensible à la fatigue et à l'immobilité, sans s'apercevoir de la fuite des heures, il s'abandonna à cette sensation nouvelle ; il fut comme une fleur tombée dans un ruisselet et que le courant emporte, comme un fil de la Vierge que les vents balancent à leur gré sur une prairie, comme une épave qui flotte sur la mer et dont se jouent les vagues. Il ne vécut plus que par l'ouïe, dans une extase sans nom.

Brusquement, l'oiseau bleu s'interrompit et s'envola. Le moine revint à lui et, avec stupeur, constata que le soleil était déjà bas sur l'horizon. Qu'allaient dire ses frères ? Il s'élança, mais avec difficulté, probablement, pensa-t-il, parce que ses jambes étaient engourdies. Après quelques pas, il se trouva hors de la forêt. Il s'était donc trompé de chemin ? Mais non, là-bas, au bout d'une large route qu'il ne connaissait point, parmi des champs de blé, il reconnaissait bien l'entrée et le clocher du couvent. Rêvait-il ? Ou quel miracle avait en un jour supprimé taillis et futaies, percé cette large route, bâti ces chaumières, semé et fait croître ce blé ? Il renonça à comprendre, hâta sa marche de

plus en plus pénible, sonna, et, de plus en plus stupéfait, lorsque la porte fut ouverte, se trouva devant un nouveau portier.

— Que désirez-vous, mon père? demanda poliment celui-ci.

— Mais je rentre, après être sorti ce matin.

Le frère portier eut l'air extraordinairement surpris.

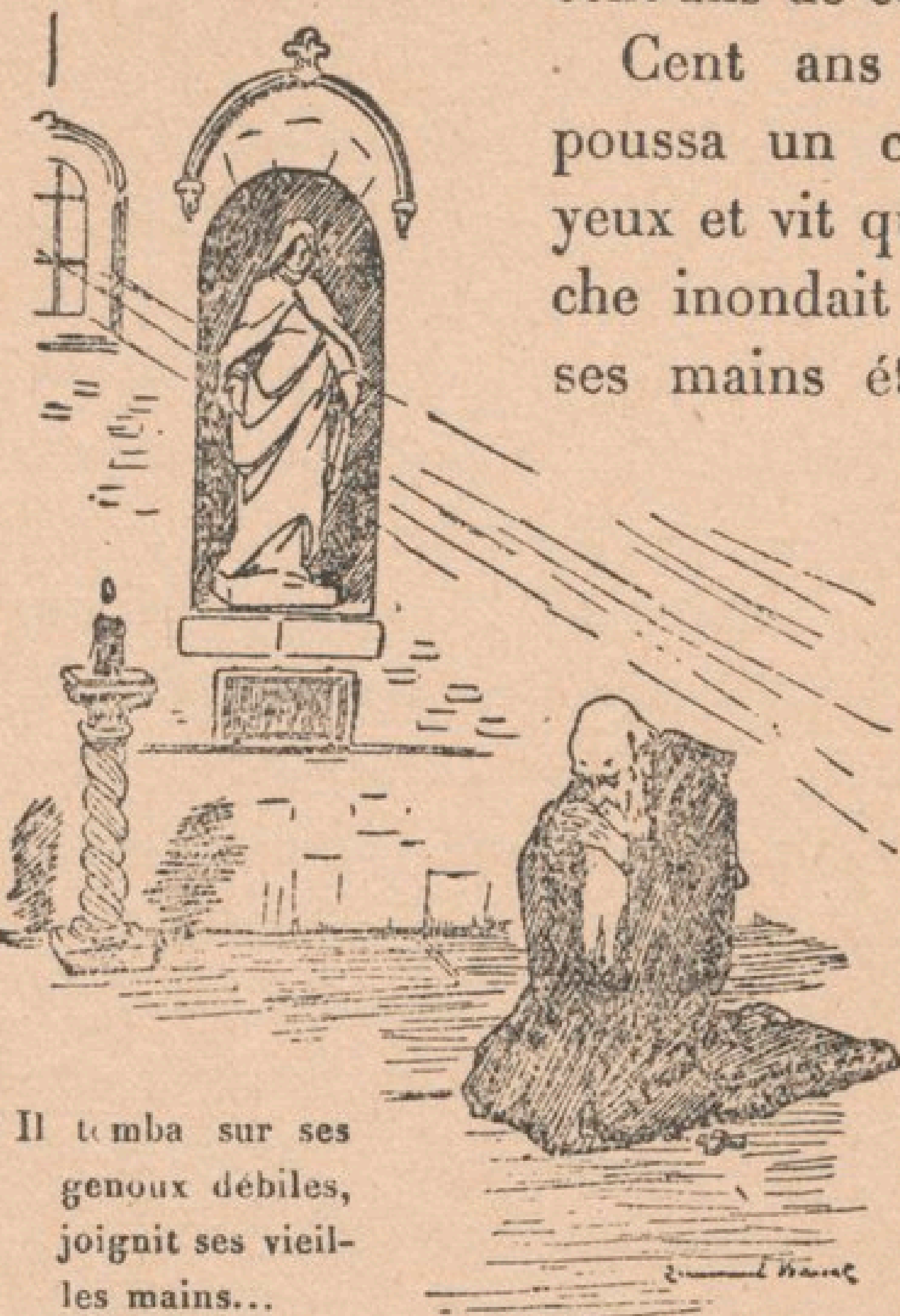
— Mon père, si vous ne vous raillez pas de moi, vous êtes dans l'erreur. Voilà dix ans que je suis ici, et je ne vous ai jamais vu.

Il dit, et un peu inquiet, fit mine de refermer la porte sur l'intrus. Cependant, comme celui-ci, éploré, ne quittait pas le seuil et persistait dans ses affirmations, il alla chercher le prieur. Encore une nouvelle figure! Notre moine abasourdi raconta son histoire ; on fit venir le frère lecteur, le frère sonneur, le frère trésorier, le frère cuisinier, tous les frères, l'un après l'autre : personne ne le reconnut et il ne reconnut personne. Qu'est-ce que cela signifiait? Enfin arriva un dernier frère, courbé, chauve, à moitié paralysé, et plus qu'octogénaire. D'une voix chevrotante et cassée, il demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

— On m'appelait frère Eusèbe, dit le malheureux qui, tremblant, éperdu, ne savait plus lui-même que croire.

— Frère Eusèbe!... Frère Eusèbe!... attendez... jadis, dans ma jeunesse, on m'en a parlé... Il partit un matin et ne revint plus... On le regretta, car il chantait bien au lutrin... Voilà, oui, cent ans de cela, au moins.



Il tomba sur ses genoux débiles, joignit ses vieilles mains...

Cent ans! Frère Eusèbe poussa un cri. Il baissa les yeux et vit qu'une barbe blanche inondait sa poitrine, que ses mains étaient décharnées comme celles d'un squelette. Il comprit que ses doutes d'autrefois étaient une offense à la toute-puissance divine et que Dieu le lui avait prouvé en lui faisant prendre un siècle pour une journée. Il tomba sur ses genoux débiles, joignit ses vieilles mains et murmura en pleurant son acte de contrition. Alors, sur le mur, dans sa niche, la statue de la Vierge sembla sourire maternellement; une invisible main fit tinter la cloche de l'angélus; des parfums délicieux se répandirent

dans l'air ; les derniers rayons du soleil couchant formèrent au-dessus du vieillard une auréole. Tous les moines se prosternèrent et lui, au milieu d'eux, transfiguré par une joie céleste, se renversa sur le pavé et mourut doucement.



LE PONT AUX ANES

— La soupe est-elle prête, ma femme?

— Non, elle n'est pas prête.

— Est-ce que les légumes sont au feu?

— Non, ils ne sont pas au feu.

— Est-ce qu'ils sont cueillis, au moins?

— Non, ils ne sont pas cueillis.

— Quand mangera-t-on?

— Quand tu auras fait la cuisine.

Alors, quoique le pauvre Jacques eût faim, il n'eut pas le courage d'entreprendre cette besogne. Il se coupa un morceau de pain et il s'en alla, mélancolique, le long de la rivière, méditer sur son triste sort.

Cette mélancolie était justifiée et triste en effet était ce sort. Car ce dialogue se reproduisait presque quotidiennement. Il travaillait aux champs toute la journée; au retour, il trouvait sa femme décidée à ne rien faire. Les reproches, les menaces, tout était inutile. S'il voulait boire, il devait lui-même chercher le vin à la cave; dîner, il devait lui-même préparer le repas; coucher dans un bon lit, il devait lui-même retourner la paillasse. En outre, non contente

d'être oisive et paresseuse, sa femme était acariâtre : elle n'ouvrait la bouche que pour injurier et geindre, que pour se plaindre aigrement d'être mal vêtue, mal logée, mal nourrie. « Ah ! si elle avait épousé Jean-Paul ! Elle aurait eu des riches habits et des servantes. Mais elle avait été assez sotte pour accorder sa main à Jacques, ce pauvre hère, ce loqueteux, ce fainéant. Elle était inférieure à toutes ses amies. Tout le voisinage se moquait d'elle ou en avait pitié. » Cela durait longtemps sur ce ton-là. Jacques qui avait encore les mains terreuses et les reins courbaturés à force de bêcher, sarcler ou labourer, écoutait ce discours. S'il se risquait à interrompre, le discours s'achevait en cris inarticulés, gémissements, fureurs et torrents de larmes... Bref il menait une vie d'enfer.

Il se remémorait sa misère en marchant. C'est ainsi qu'il arriva près d'un pont. Il s'accouda sur un parapet et regarda l'onde couler sur les graviers. Des poissons y filaient, rapides comme des flèches : il envia les poissons. Il envia les hirondelles qui venaient tremper en volant leur petit corps bleuté, les mouches d'eau qui traçaient des ronds sur la surface brillante, les herbes aquatiques qui flottaient comme des chevelures. Tout, animaux, insectes et plantes lui parut joyeux et béni du ciel, puisque rien de tout cela n'était marié.

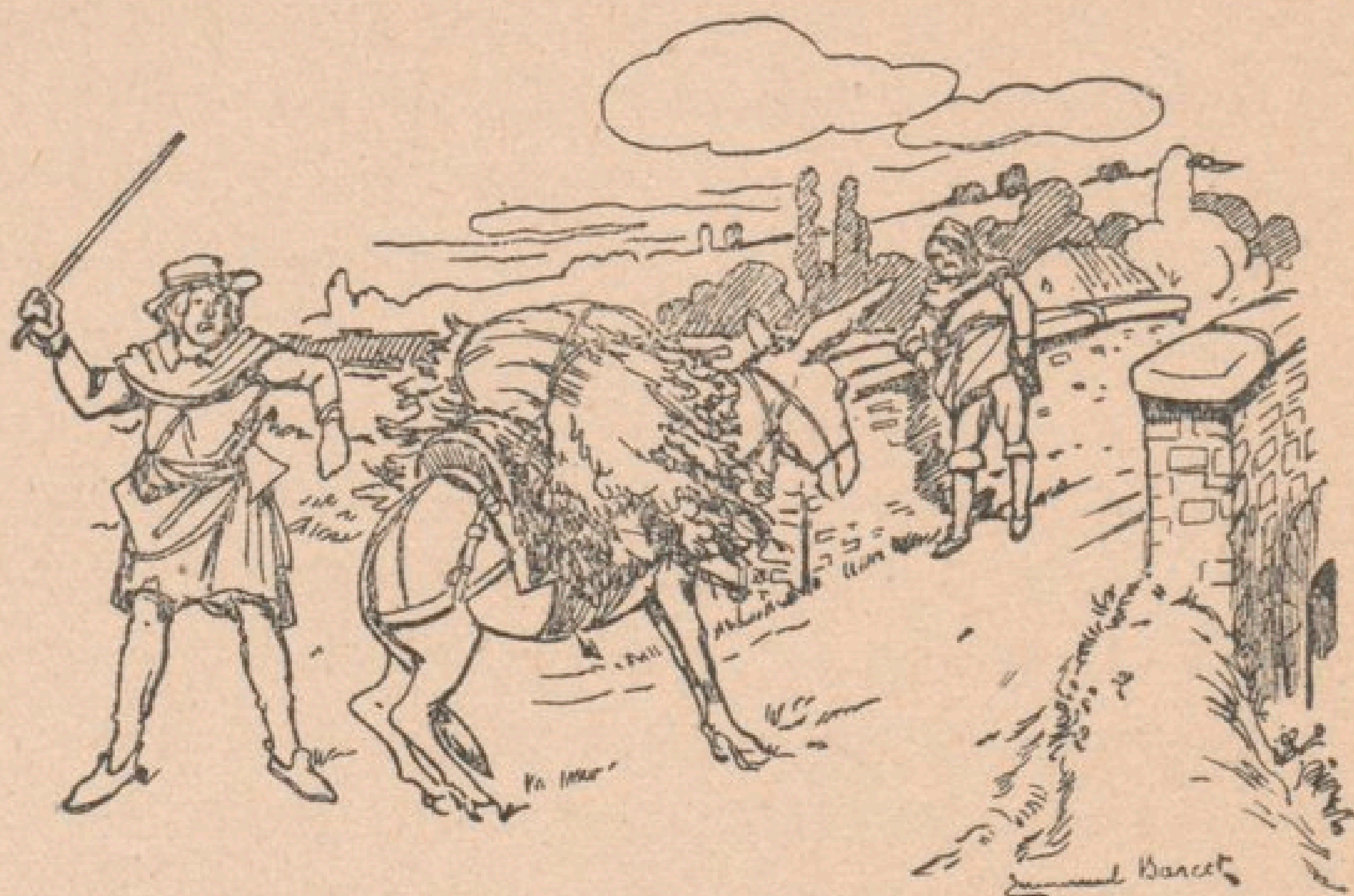
Un bruit de sabots le fit se retourner. Un paysan s'approchait, conduisant un âne qu'un fagot de branchages recouvrait presque en entier et dont les naseaux blancs et les longues oreilles semblaient sortir d'un buisson. Tous deux allaient, d'un pas égal. A l'entrée du pont, brusquement, la bête s'arrêta. « Hue ! » cria l'homme ; ce fut en vain. Alors il flatta la croupe osseuse, le front plat et dur : l'âne demeura immobile, ainsi qu'une borne. Et Jacques s'intéressa au spectacle.

Le paysan parla ensuite à sa bourrique : « Avance, Martin ; nous allons être en retard. Avance : à l'écurie tu auras avoine et paille fraîche. Avance, mon beau Martin, mon cher ami, mon doux camarade. » Mais on aurait dit que Martin avait les quatre pattes clouées au sol.

Devant l'insuccès des bons traitements et des bonnes paroles, le paysan s'impatienta. Il attrapa la bride et tira de toutes ses forces : l'âne raidit ses membres vigoureux. Alors il passa de l'autre côté, s'arcbouta, et poussa de l'épaule, à la naissance de la queue : l'âne se raidit encore et ne bougea point. « Entêté, stupide, brute ! cria-t-il. Hue ! ou je tape ! » Et il lui rugit à l'oreille d'autres menaces, d'autres invectives. L'âne remua nonchalamment les oreilles comme s'il était incommodé par une mouche et ne broncha pas davantage.

L'ânier allait s'arracher les cheveux. Mais il

se ravisa. Il assujettit avec la lanière de cuir la trique qu'il tenait en main, fit deux ou trois moulinets et asséna quelques coups à son rétif compagnon. L'effet fut immédiat et le quadrupède se mit à trotter, à trotter, en secouant son fagot,



Il asséna quelques coups à son rétif compagnon.

d'un trot allègre et régulier, si vif que l'homme avait peine à le suivre et qu'en un instant tous deux disparurent à un détour du chemin, au loin, de l'autre côté du pont.

Jacques remercia le hasard de cette leçon. Il coupa un tout jeune chêne, bien droit, dont il ôta les rameaux, les feuilles et l'écorce. Muni de cette baguette solide et souple, il revint au logis. Son sourcil était haut, sa démarche résolue.

— Femme, dit-il d'une voix ferme, la soupe est-elle prête ?

L'aimable épouse se chauffait les pieds dans l'âtre. Elle leva les yeux vers Jacques et se mit à rire.

— Les légumes sont-ils au feu?

Elle haussa les épaules.

— Sont-ils au moins cueillis, ces légumes?

Elle répondit avec calme:

— Va te promener.

Alors la baguette de chêne tournoya. Et ce fut une correction magistrale, une copieuse râclée. Il y eut des pleurs, des lamentations, des supplications, des serments d'être docile à l'avenir. Il y eut des hurlements qui terrifièrent la basse-cour, des appels désespérés qui amenèrent à la porte ouverte le mufle baveux et compatissant de la vache. Ce fut un horrifique vacarme que tout le village entendit. Les voisins se dirent philosophiquement: « Voilà longtemps que cela aurait dû arriver ». Les voisines affirmèrent avec conviction: « Elle ne l'a pas volé ». Et ce soir-là Jacques, triomphant, mangea une soupe chaude, fortifiante, qu'on lui servit humblement, avec les yeux rouges, un reste de sanglots dans la gorge et de petits reniflements douloureux.

Mais, dès le lendemain, il reconnut que si les coups de bâton sont utiles aux âniers, ils le sont moins aux maris. Sa soupe n'en fut pas plus prête à l'heure. Sa maison n'en fut pas mieux tenue. Sa ménagère n'en fut pas moins hargneuse,

querelleuse, criarde, frénétique et détestable. Et, comme il avait à se faire pardonner ses violences, il fut encore plus soumis, dolent, résigné, asservi et piteux. Car, disaient avec raison nos ancêtres, comment un pauvre homme saurait-il lutter contre une mauvaise femme, puisqu'une mauvaise femme viendrait à bout du diable?



CONFIANCE MAL PLACÉE

Dans son vestibule, près du seuil, Satan, assis sur un trône de fer incandescent, assistait à l'arrivée des âmes : âmes superbes de capitaines, de juges et de rois ; âmes modestes de laboureurs, de marchands et de valets, chacune, sur un mot bref, était immédiatement conduite au lieu du supplice éternel. Ce jour-là, cela dura longtemps. Aussi le prince des ténèbres commençait-il à bâiller, quand se présenta l'âme d'un poète, amenée par un diablotin novice dont c'était la première sortie. Triste butin que cette âme-là ! Menue, chétive, étique, c'était une âme d'affamé, une âme sans valeur, une âme de rebut. Satan la regarda et, voyant cette humble contenance, cette mine de chien battu, il éclata d'un gros rire.

« Tu m'amuses, s'écria-t-il. En vérité, tu as largement expié tes péchés là-haut. Je te prends à mon service. Voici une chaudière où cuisent, dans l'huile bouillante, quelques âmes d'hôteliers. Je te charge d'attiser le feu par-dessous et, en même temps, de surveiller l'entrée. Si je suis content de toi, tu monteras en grade. »

Là-dessus Satan leva la séance; le poète s'installa près de la chaudière et tisonna le brasier avec activité. Il n'aimait pas en effet les hôteliers, qui trop souvent lui avaient refusé du crédit, et il voulait plaire à son nouveau maître. L'huile bouillonnait en fumant et le feu flambait. Il rêva, n'ayant plus rien à faire.

Alors s'approcha un seigneur vêtu de soie et de velours, avec des plumes au chapeau et des éperons d'or, suivi d'un écuyer, également magnifique et drapé dans un manteau de brocart. Or ce splendide seigneur était saint Pierre; cet écuyer était saint Thomas, tous deux méconnaissables sous leur déguisement. Ils venaient rôder aux alentours de l'Enfer, pour essayer de sauver quelques pauvres âmes; apercevant la porte ouverte, ils étaient entrés. Saint Pierre salua civilement le chauffeur; celui-ci répondit avec courtoisie. La conversation s'engagea, tout de suite cordiale, et, très vite, le saint apprit que son interlocuteur avait été, de son vivant, poète sans lecteurs; qu'il avait eu toujours très bon appétit, mais qu'il avait mangé rarement; qu'il avait célébré le bon vin, la campagne en fleurs et les joies mondaines, mais qu'il avait bu de l'eau, qu'il avait logé dans un galetas et qu'il était mort de faim... Et cependant saint Thomas se penchait sur la chaudière où cuisaient les hôteliers.

— J'aime les vers, dit saint Pierre. N'en savez-

vous point par cœur ? Vous me feriez plaisir si vous me récitiez quelques-uns des vôtres.

— Volontiers. Écoutez-moi ceux-ci : ce sont peut-être mes meilleurs.

Le poète se mit à déclamer, avec des gestes amples, une figure extasiée, et une voix tour à tour formidable ou mourante. Puis ce fut une deuxième pièce, « encore plus belle que la première » ; puis ce fut une troisième « peut-être mieux réussie que la seconde ». Et saint Pierre écoutait avec une évidente admiration. Et cependant saint Thomas attrapa quelques âmes d'hôteliers qu'il fourra subrepticement dans un sac dissimulé sous son manteau.

Quand le récitant fut hors d'haleine, saint Pierre s'écria qu'il n'avait jamais ouï semblables merveilles. Mais comment un tel génie avait-il pu rester ignoré ? C'étaient probablement les envieux qui lui avaient nui.

« Sans doute, répondit l'autre. » Et il se mit à déblatérer contre ses contemporains. L'un était parvenu à la gloire par l'intrigue ; un autre grâce à la camaraderie ; un autre en flattant les puissants ; un autre en volant à autrui des idées et des vers. Parmi tous ces gens-là, pas un vrai talent. Ce n'étaient que rimailleurs médiocres. Lui, au contraire... Et saint Pierre approuvait énergiquement. Et saint Thomas attrapa encore quelques âmes dans la chaudière.

« Écoutez-moi, dit saint Pierre ; je connais des éditeurs ; je pourrai peut-être vous faire imprimer. Il n'est jamais trop tard ; même je vous recommanderai à des âmes de critiques qui écriront des articles sur vos poésies. Sauf de vous, le public d'ici ne parlera plus de personne. »



Il donna au malheureux chauffeur un tel coup de pied, qu'il le lança hors de l'Enfer.

Alors ce ne fut plus de la joie qu'éprouva le poète, ce fut du délire. Il serra saint Pierre dans ses bras. Il lui assura qu'il lui dédierait une épître en décasyllabes de style particulièrement soigné. Il s'engagea sur l'honneur à lui envoyer ses œuvres complètes, aussitôt éditées. Et cependant saint Thomas recueillit dans la chaudière le reste des hôteliers.

Les deux visiteurs se retirèrent alors, reconduits avec empressement par le fidèle gardien. On se sépara après mille politesses, en se promettant une éternelle amitié.

Et quand Satan revint, pour sa ronde nocturne, escorté de quelques dignitaires infernaux, il trouva le feu éteint, l'huile froide, les âmes disparues et la porte ouverte. Il fit un vacarme épouvantable, jura comme un païen, jeta son trône à la tête d'un dignitaire, la chaudière à la tête d'un autre, et donna au malheureux chauffeur un tel coup de pied, qu'il le lança hors de l'Enfer, dans l'espace bleu, entre terre et ciel, là où monte la fumée, où passent les nuages, où volent les oiseaux, là où flottent aujourd'hui les pensées des paresseux, des mélancoliques et des rêveurs.

Et c'est depuis ce temps, paraît-il, que le Diable ne veut plus chez lui de poète et que tous les hôteliers sont en paradis.



LES TROIS PETITS BOSSUS DE DOUAI

En ce temps, la ville de Douai en Flandre n'était ni bien bâtie ni agréable comme aujourd'hui. Entre les hautes maisons, serrées les unes contre les autres, serpentaient des rues étroites. Même en juillet elles restaient humides et, si Gayant n'eût pas été en osier, il aurait, pendant sa promenade annuelle, attrapé des rhumes de cerveau. Sans doute, à la lueur de la lampe, pendant que les bûches flambaient dans l'âtre, les bourgeois savouraient une chère plantureuse et des vins délectables. Mais les repas, même prolongés, les couches molles et les piles d'écus ne suffisent pas au bonheur. Voilà pourquoi, au temps dont nous parlons, la ville de Douai en Flandre s'ennuyait. Ceux qui s'y ennuyaient le plus, c'étaient les dames, naturellement amies des plaisirs, des fêtes et de la bonne compagnie. Et parmi toutes les dames de Douai celle qui d'ordinaire bâillait le plus souvent et le plus longtemps c'était Mme Elodie, épouse d'un riche marchand drapier.

Son mari en effet voyageait fréquemment. Seule, après avoir surveillé sans ferveur le nettoyage des planchers, le récurage des cuivres, le raccommodage du linge, elle se trouvait désœuvrée. Le front aux vitres, elle regardait tomber la pluie ; quand il ne pleuvait pas, chose rare alors à Douai, elle s'accoudait à la fenêtre, se penchait, et, faute de passants, elle regardait la Scarpe au bout de sa rue. Et elle soupirait : « Quand donc reviendra-t-il ? » Mais si l'époux était au logis, ce n'était guère plus gai : grave, toujours préoccupé, il n'aimait pas le bruit, causait peu, ne sortait pas, ne se déridait jamais. Et le soir elle se disait, entre deux bâillements : « Quand donc repartira-t-il ? »

Elle voulut profiter un jour de son absence pour se distraire et, dans cette intention, fit inviter à un bon repas trois bossus. Ces trois bossus étaient fort connus en ville : l'un savait des contes si joyeux et si nombreux qu'à l'ouïr on aurait oublié de manger et de boire ; le second savait autant de chansons que le premier de contes ; le troisième imitait parfaitement le cri des bêtes, au point qu'en l'écoutant on se serait cru dans une écurie, une étable ou une volière. Tous trois étaient fainéants, gourmands, grands amateurs de bière et de vin pur, toujours disposés à laisser chez eux leurs femmes et leurs enfants pour aller festoyer au dehors. Ils étaient

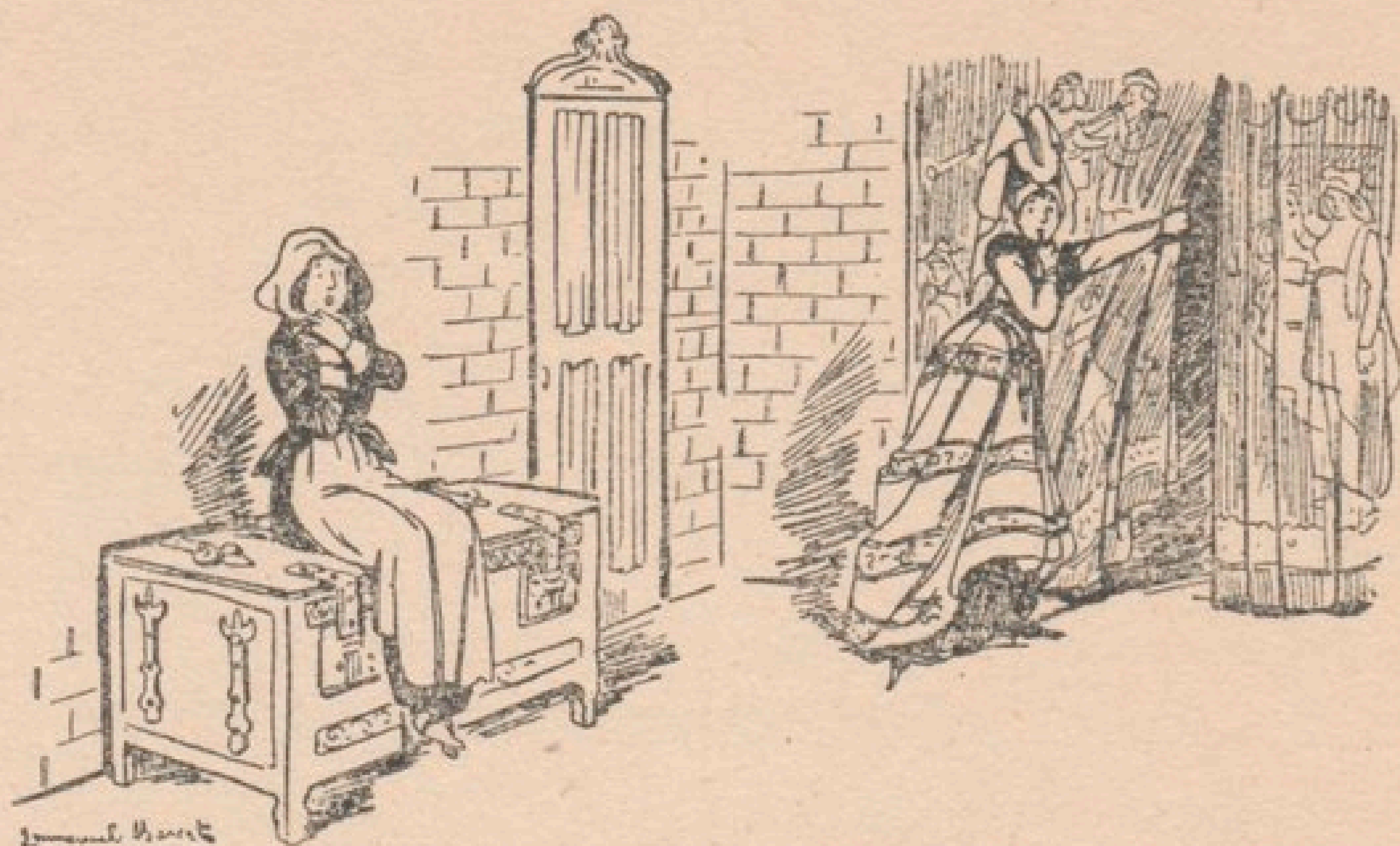
roux, barbus, cagneux, tortus, petits, laids comme des chiens galeux. C'étaient trois vauriens. Mais ils étaient très amusants en société.

Le souper fut succulent. Au potage, le premier bossu dit un fabliau si exhilarant que la servante elle-même, debout derrière la chaise de la dame, s'en tenait les côtes. Après le gigot, le second bossu chanta un air si tendre que les deux femmes en eurent des pleurs aux paupières. Comme on servait ensuite des perdrix, le troisième bossu se mit à braire, et, dans le voisinage, des ânes lui répondirent ; il aboya, et le chien de garde aboya aussi ; il poussa le cri du coq et on fut presque surpris que le soleil ne se levât point. Bref Mme Elodie trouvait la soirée délicieuse, quand un galop de cheval retentit dans la rue sonore. Deux coups de marteau firent trembler la porte. La servante bondit à la fenêtre et, apercevant une forme sombre, en bas, sur le seuil, s'écria, toute pâle : « C'est monsieur ! »

Hors d'elle-même, folle de terreur, la dame ouvrit un grand coffre de chêne, y jeta pêle-mêle hanaps, assiettes, plats et reliefs de viande ; elle y fit entrer par surcroît les bossus, épouvantés aussi, et rabattit le couvercle qu'elle assujettit d'un tour de clef. La servante s'assit dessus, défaillante, la main sur son cœur palpitant. Sa maîtresse dégringola l'escalier et, d'une voix altérée, cria dès la dernière marche : « Est-ce

vous, mon cher mari? Mon Dieu! que je suis contente! »

Or, ce n'était pas le drapier. C'était un mes-



La servante s'assit dessus, défaillante, la main sur son cœur palpitant.

sager qui, à bride abattue, venait d'Arras chercher de sa part des échantillons et de l'argent. On lui remit ce qu'il demandait. Mais il fallut des montées, des descentes, des allées et venues. Et quand la porte fut refermée, quand le bruit du cheval se fut éloigné, quand le couvercle du coffre fut relevé, que découvrit-on parmi la vaisselle, le vin répandu et les morceaux de perdrix? Les trois bossus morts, asphyxiés.

Mme Elodie commença par s'évanouir; puis elle parla de se noyer; enfin elle s'écroula sur le parquet, abrutie et larmoyante. Heureusement la servante avait du sang-froid. Elle ne pleura pas;

longuement elle médita; enfin, résolument, elle tira un des trois trépassés, le descendit dans le corridor et s'en alla dans la rue. Tout y était sombre et silencieux. Le couvre-feu venant d'être sonné, il n'y avait plus de lumières aux vitres... Elle alla jusqu'à la rivière. Accoudé au parapet du pont, un grand gaillard, déguenillé, vraisemblablement sans domicile, crachait dans l'eau et y faisait des ronds qu'argentait la lune.

— Voulez-vous gagner quinze écus, dit la fille, quinze beaux écus bien trébuchants?

L'homme fit volte-face.

— Quinze écus! Seigneur, oui! Que faut-il faire?

— Jeter là-dedans un bossu qui vient de mourir devant notre maison.

— Accepté. Conduisez-moi.

L'homme chargea le bossu sur son dos et partit. Quand il revint, la servante qui avait placé un second trépassé dans le corridor, l'accueillit par un ricanement.

— Je vous en commanderai encore, des courses, mauvais garçon. Le voici, votre bossu. Vous pouvez le regarder de vos yeux ronds : c'est bien lui!

Le portefaix, hébété, se grattait la tête.

— Ma foi! je le croyais au fond de la Scarpe. Et il est revenu plus vite que moi encore! Cette fois, il y restera, le gredin, je vous le promets.

Et il s'en fut, avec ce nouveau fardeau, à la rivière. Il le coula dans l'eau soigneusement, le suivit de l'œil et, comme le corps remontait à la surface, il le renfonça d'un vigoureux coup de pied. Alors, rasséréné, il alla chercher ses écus. Mais, ô rage ! ô stupeur ! Il retrouva son diabolique bossu qui semblait rire dans sa barbe rousse et la servante qui, les poings sur les hanches, l'injuria copieusement.

C'en était trop. Il blasphéma. Il jura tous les jurons que lui avait légués son père, dont c'était d'ailleurs l'unique héritage. Il prit à témoin de sa probité la sainte Vierge et tous les saints du paradis. Puis il emporta son bossu. Sur la berge, il lui attacha des grosses pierres aux pieds ; et, le saisissant à deux mains, il le précipita, d'une violente poussée, presque jusqu'au milieu du courant. La lune argenta un dernier rond,. magnifique. Et il s'en revint, au trot, à la maison : il eut cette fois la satisfaction de toucher son salaire.

La chose ne fut pas ébruitée. Les trois veuves, délivrées de leurs trois drôles, se remarièrent allègrement. Le portefaix, muni de ses quinze écus, fit bombance un mois entier, mangeant à sa faim et dormant sous un toit. Mme Elodie, dégoûtée des invitations, surveilla plus activement le nettoyage des planchers, le récurage des cuivres et le raccommodage du linge ; elle apprécia mieux

Douai, reconnut des charmes à la gravité de son mari, s'ennuya moins, engraissa et fut heureuse.

Ainsi d'un petit mal sortirent beaucoup de biens. Entre plusieurs moralités qu'on pourrait tirer de cette histoire, contentons-nous de celle-là.





DISCRÉTION



Désiré, le jeune duc, en poursuivant une biche qu'il avait blessée d'une flèche, entra dans une forêt. Il courait, guidé par les gouttes de sang et par le froissement des basses branches, malgré les feuilles qui lui fouettaient le visage. Soudain il parvint à une clairière où une fée, assise sur le gazon, caressait rêveuse un paon à la queue éployée. Tous deux se trouvèrent brusquement face à face. La fée, sursautant, se dressa debout, ses yeux bleus lançant des éclairs, sa bouche crispée prête à des paroles redoutables; le chasseur, interdit, comme frappé de la foudre, demeura immobile et, de saisissement, laissa tomber son

arc... Mais si elle était belle, lui aussi était beau. Ils se regardèrent, se plurent et, après quelques entrevues, s'épousèrent. Ainsi une fée eut pour mari un mortel ! Mais, auparavant, il avait dû s'engager par serment à ne point révéler son mariage.

L'existence de Désiré se divisa donc en deux parts. Pendant trois jours de la semaine, il vivait de la vie normale : il chassait et mangeait avec des compagnons ; il couchait dans son château, au fond de la vaste chambre où le vent agitait les hautes tapisseries et où venaient traîner les rayons de lune à travers les vitraux multicolores ; il rendait la justice à ses serfs et faisait pendre les criminels ; il assistait aux tournois ; il écoutait dévotement la messe. Mais les quatre autres jours, il était en des lieux mystérieux avec son épouse, et cette épouse était si douce, elle avait pour lui tant d'amour, elle lui apprenait tant de secrets inconnus, elle l'enchantait, avec sa voix et son luth, de si suaves mélodies, que ces jours-là semblaient avoir la brièveté d'un songe. Et puis il leur vint deux enfants, charmants et robustes, portraits de leur mère, dont les baisers le faisaient défaillir de joie.

Dans les premiers temps, ses amis, ses parents, ses vassaux, furent intrigués par ces absences régulières. On l'interrogea, on le plaisanta, mais il dédaigna questions et moqueries.

Comme on le croyait célibataire, on lui offrit — et il refusa — les plus nobles, les plus jolies, les mieux dotées des jeunes filles. Il fit ainsi pleurer de beaux yeux. Mais que lui importait la curiosité des uns et le dépit des autres ? Il avait son lot de bonheur et ce lot aurait suffi au roi de France lui-même. Quoi de plus facile que de tourner le dos aux indiscrets ? Quant aux fiancées qu'on lui proposait, laquelle avait les cheveux dorés, le visage céleste, les dents de nacre et le gentil esprit de sa fée ? Auprès d'elle, toutes auraient eu l'air de vachères ou de maritornes. Désiré tint donc sans peine son serment.

Trois années s'écoulèrent. Sa félicité demeurait égale tant qu'il était près des siens. Mais, de retour dans le monde, il était quelquefois gêné un peu d'avoir à se taire. Il était invité à des noces : en écoutant des trouvères chanter les charmes de la nouvelle épousée, il avait envie de dire : « Que chanteriez-vous, si vous voyiez la mienne ? » Dans les tournois, chaque chevalier portait les couleurs de sa dame : lui seul n'avait pas de couleurs. Au début, il était flatté de se distinguer ainsi des autres : à la longue, cela lui était désagréable. Dans les grands festins où l'on arrosait d'hypocras et de vin les quartiers de venaison servis sur des plats d'argent, chacun des convives avait près de lui sa compagne. Les

robes de brocart, les bijoux, les dentelles, les hautes coiffures d'où retombaient les voiles fins, rehaussaient la grâce des femmes. Les maris en étaient orgueilleux. Désiré, tout seul, se trouvait humilié ; il sentait qu'on s'apitoyait sur lui. Et il constatait sans plaisir qu'une félicité ignorée de tous n'est pas complète. « Ils seraient jaloux de moi, s'ils savaient », se disait-il. Mais, hélas ! ils ne savaient pas. Et si, au départ, son hôte se montrait plus cordial que d'ordinaire, il supposait qu'on le plaignait de sa solitude, et il en était froissé.

En vain il avait supplié la fée de le garder constamment près d'elle. Elle lui avait répondu tristement que cela était impossible, qu'elle avait ailleurs des devoirs à remplir et que, si sa personne était éloignée pendant cette séparation, son cœur et sa pensée ne le quittaient pas. C'était pour lui une consolation. Mais jamais consolation a-t-elle guéri soit une âme endeuillée soit une âme vaniteuse ? Aussi, à la longue, devenait-il irritable, nerveux, atrabilaire. Sans ses quatre journées de délices par semaine, il serait devenu insupportable.

Un matin d'hiver, avec trois chevaliers de son âge qui lui avaient fait visite, il avait forcé un cerf. La poursuite avait été rude. Tous quatre en revenaient affamés et las. Il ordonna d'allumer un grand feu dans la salle et de préparer un

repas plantureux. Ils mangèrent beaucoup. Ensuite, pendant que dans l'âtre les flammes dansaient sur les bûches, les jeunes gens rassasiés se mirent à causer, coudes sur la table. On servit du vin aromatisé. Le repos après la fatigue, la bonne chère, le bien-être de la digestion, la tiédeur de la pièce après le froid du dehors, coloraient les joues, faisaient luire les prunelles, égayaient les esprits et déliaient les langues. Leur causerie était intime, expansive, joyeuse. Le premier dit : « Je bois à ma chère femme que j'épousai il y a six mois et qui est tendre comme un fruit mûr. Pauvre Désiré ! Tu ne connais pas le bonheur ». Le second dit : « Je bois à ma fiancée que j'épouserai dans huit jours et dont les yeux sont comme deux étoiles. Pauvre Désiré ! Tu me fais peine ! » Et le troisième dit : « Moi je bois à la jouvencelle que je rencontrai hier, que j'aime, que je demanderai en mariage. Son corps est aussi svelte qu'un roseau et sa bouche est aussi vermeille que la fraise. Pauvre Désiré ! fais-toi moine ». Et tous trois rirent en le regardant.

Hors de lui, Désiré bondit, le cerveau fumeux, un hanap en main. « Moi aussi, s'écria-t-il, je bois à celle qui m'est chère, à la fée dont je suis l'époux. Elle aussi est tendre comme un fruit mûr et svelte comme un roseau. Elle aussi a des yeux qui sont comme des étoiles et des lèvres vermeilles comme la fraise. Plus que toutes... »

Il n'acheva point; sa coupe échappa à ses doigts et il demeura béant, hagard, livide, la sueur au front, car, sur le rideau de flammes qui montait dans l'âtre, se détachaient, aussi nets que s'ils avaient été à ses côtés, son épouse et ses deux enfants. Les petits étaient blottis contre leur mère et elle lui tendait les bras, tournant vers lui sa face d'ange baignée de larmes et contractée par la douleur. De ses deux mains elle lui envoya le plus aimant, le plus désespéré des baisers. Puis le bois pétilla, les flammes bondirent, furieuses, la vision se dissipa, et Désiré comprit que c'était un adieu, que sa femme, que ses enfants, il ne les reverrait plus, jamais, jamais.



HEUREUSE SIMPLICITÉ

La mère Martin était désolée. Comme elle n'avait pu payer ses impôts, étant vieille, veuve et pauvre, on était venu saisir sa vache, son unique vache. La bête était partie à regret, en meuglant, en retournant son mufle affectueux vers son étable, malgré le licou qui la tirait en avant. Et, à présent, la mère Martin, la figure cachée dans son tablier, effondrée sur le banc de pierre à côté de sa porte, pleurait intarissablement. Ses poules picoraient autour d'elle avec sympathie. Son chien Miraut, le museau posé sur un de ses genoux, la contemplait avec des yeux humides et témoignait sa compassion par un mélancolique balancement de queue. Mais l'affligée restait insensible à la pitié de ses humbles amis et ses larmes continuaient à ruisseler.

Des sabots claquèrent sur la route. Une voisine survint, chargée d'herbes destinées probablement à des lapins. Elle s'arrêta :

— Eh ! la Martin ! qu'y a-t-il donc, ma commère?

La mère Martin s'essuya les yeux, se moucha et raconta sa peine. La femme hocha la tête, regarda distraitement les poules, réfléchit et prononça :

— Voilà ! Il aurait fallu graisser la patte au sergent. Si vous l'aviez fait, vous auriez gardé votre vache. Il faut toujours leur graisser la patte.

Et là-dessus elle remonta son paquet d'herbes sur sa hanche et s'en alla.

La mère Martin demeura songeuse. La voisine était une personne d'âge, considérée dans tout le bourg et qui ne parlait pas à la légère. Elle avait l'expérience et la sagesse. Elle était avisée, prudente et de bon conseil. Or elle avait été affirmative et même péremptoire. Donc il était certain que le graissage de patte eût empêché la catastrophe. Mais la catastrophe avait eu lieu : il était donc trop tard. Arrivée à ce point de sa méditation, la pauvre vieille poussa un soupir lugubre ; Miraut soupira aussi ; et, l'un derrière l'autre, tous deux rentrèrent, car la nuit tombait.

Miraut se mit en boule et s'endormit. Mais, dans les ténèbres, la mère Martin se tournait et se retournait sur son grabat de paille sans pouvoir fermer l'œil. Elle roulait dans sa tête de sombres pensées. « Trop tard ! Il était trop tard ! Ah ! que n'avait-elle consulté plus tôt sa voisine, au moment où le sergent venait réclamer l'argent, criait comme un âne malade et menaçait de démolir la chaumière s'il n'était pas payé !... Mais, puisqu'elle n'avait pu conserver son bien, pourquoi ne pas tenter de le rattraper ?... Au-dessus du sergent il y a le seigneur, comme au-dessus du curé, l'évêque.

Pourquoi ne pas aller au seigneur lui-même? Le graissage serait plus délicat, voilà tout.... Et puis il fallait oser : oserait-elle?... »

Les coqs chantaient quand elle se décida enfin. Elle n'essaya même pas de prendre quelque repos. Elle ouvrit sa porte : des étoiles brillaient encore; cependant l'orient blanchissait déjà. Elle profita de cette faible clarté pour faire une toilette sommaire. Elle ne mit pas de vêtements neufs, car elle ne possédait qu'une robe tout usée ; mais elle retourna son tablier et, de son mieux, arrangea ses mèches grises sous sa coiffe. Elle jeta sur ses épaules la grande mante noire à capuchon et l'horizon coupait encore par la moitié le soleil rouge quand elle partit, accompagnée de Miraut. Tous deux marchaient gravement. La mère Martin répondait à peine au bonjour de quelques paysans tôt levés et Miraut ne s'arrêtait même pas lorsqu'il rencontrait un autre chien, ce qui surprit et les chiens et les gens....

Près de son château, assis au pied d'un grand arbre, le seigneur rendait la justice. Derrière lui, une foule compacte d'hommes d'armes écoutaient les contestants. Comme ils s'ennuyaient, ils prenaient prétexte du moindre mot naïf dit par un plaideur ou de la moindre plaisanterie lâchée par le maître pour éclater en retentissantes hilarités. Par distraction, ils s'appliquaient parfois l'un à l'autre des tapes avec leurs mains épaisses ou de

joyeux coups sur les côtes avec leurs gros poings. Devant lui un large demi-cercle de rustres admiraient à distance la majesté du juge et la solennité des débats.

La mère Martin se demanda de quel côté elle



Tout à coup il sentit sur une de ses paumes le frottement d'un corps gras.

aborderait l'imposant personnage. Comme, du côté du public, il y avait un vaste espace vide, elle choisit l'autre. Toute menue sous sa mante, lentement, péniblement, elle avança dans la masse guerrière, parmi les facéties et les bourrades, bousculée ici avec des jurons, là houspillée amicalement, renvoyée d'une épaule à l'autre, trébuchant contre des pieds placés exprès sur son pas-

sage, coudoyée, rudoyée, virevoltante, éperdue. Malgré tout, sans même en avoir conscience, elle parvint juste derrière le siège redoutable, toujours suivie de son fidèle Miraut qui, plus heureux, avait cheminé inaperçu.

Le seigneur allait rendre un arrêt. Une main au dos, le nez en l'air, il songeait. Tout à coup il sentit sur une de ses paumes le frottement d'un corps gras et en même temps une caresse chaude et mouillée. Il sursauta, regarda, et que vit-il? Une vieille femme qui tenait un morceau de couenne de lard et un chien qui, obstinément, lui léchait les doigts. Debout, la moustache hérissée, les yeux flamboyants, il cria, d'une voix tonnante :

— Que font ces deux animaux?

Miraut, épouvanté, la queue entre les pattes, se réfugia sous le manteau de sa maîtresse. Celle-ci qui, un aimable sourire sur les lèvres, s'attendait à un tout autre accueil, fut suffoquée par cette apostrophe : elle balbutia, perdit la tête et finit par tomber à genoux en gémissant.

— T'expliqueras-tu? dit la voix terrible.

Alors la mère Martin s'expliqua. Elle raconta son affaire, toute sanglotante. Au cours du récit le visage du sire devenait de moins en moins sévère ; ses gros sourcils ne se froncèrent plus ; il sourit ; puis il rit follement. Comme il est naturel, les hommes d'armes rirent avec fracas ; le public respectueux qui n'avait rien entendu ni compris

rit encore plus fort. Et le vacarme fut tel que Miraut, sortant de dessous sa cachette, se mit à aboyer avec frénésie.

La mère Martin revint au logis avec une vache plus jeune et plus belle que l'ancienne. Comme c'était une âme simple, comme ses voisins étaient aussi simples qu'elle, il fut désormais admis sans discussion que, pour réussir auprès des puissants, il fallait leur « graisser la patte ».

Cela se passait il y a très longtemps...



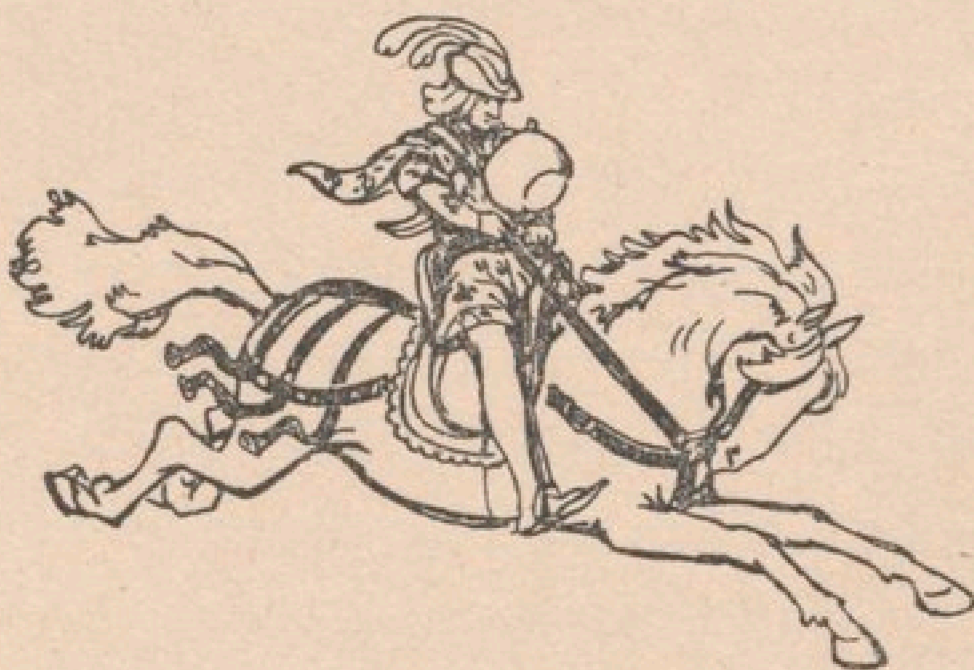
LE SEIGNEUR A LA CRUCHE

Dans un château vivait autrefois un méchant seigneur. Le jour il tuait des cerfs dans les bois. Le soir, il ne s'endormait qu'après avoir contemplé dans ses cachots les prisonniers dont les prières et les gémissements le réjouissaient. Au cours de ses chevauchées, s'il rencontrait une bête, c'était pour la battre, un passant, c'était pour le maltraiter, et, de si loin qu'on l'apercevait, les hommes se sauvaient et les mères rentraient apeurées dans leurs maisons en serrant contre elles leurs petits enfants.

Un jour d'automne, gris et humide, entre les arbres à demi dépouillés qui bordaient la route gluante, il revenait seul, sur un haut cheval noir. Il arriva près d'une source ; là, une très vieille femme essayait de poser sur son épaule une cruche remplie. Elle était pauvre, car des haillons la couvraient ; débile, car ses mains maigres tremblaient en haussant le vase lourd ; si pitoyable que, sur sa face flétrie, les traits semblaient creusés non par l'âge mais par la misère et la douleur. Elle leva vers lui ses yeux

presque éteints et, d'une voix chevrotante, l'implora : — Seigneur, ayez pitié. Aidez-moi.

Lui, ricana et, comme elle se trouvait à sa portée, il lui détacha un tel coup de pied en pleine poitrine, que la pauvresse culbuta avec un cri déchirant et qu'elle se renversa sur la cruche dont l'eau répandue se confondit avec son sang.



... Le cheval hennit, puis, crinière au vent, s'élança, éperdu, vers l'horizon.

Mais, ô prodige ! Soudain la cruche se suspendit au cou du mauvais et une voix terrible retentit à son oreille :

— Maudit ! Tu ne t'arrêteras que le jour où la cruche sera pleine.

Là-dessus un souffle furieux courba les arbres et fit au loin gronder la forêt ; des corbeaux croassèrent ; le cheval hennit, puis, crinière au vent, s'élança, éperdu, vers l'horizon... Et ce fut désormais une galopade sans but, sans fin, sans trêve. Et il eut beau faire, ni les orages qui le trempèrent, ni les lacs et les fleuves qu'il côtoya ne remplirent la cruche éternellement sèche. Il s'abandonna au destin. Des semaines, des années s'écoulèrent ainsi.

Sous les yeux du cavalier se succédèrent plaines, montagnes et vallées ; sur sa tête le soleil brûla, la pluie ruissela, la neige s'abattit. Devant lui se déroula le spectacle du vaste monde. Il vit peiner les pauvres gens qui ensemencent les sillons, qui filent la laine, qui coupent le bois, qui manient la rame, la truelle ou le marteau. Il vit cavalcader des gentilshommes, étincelants d'acier, parmi les oriflammes multicolores. Il vit les noces où l'on chante et les enterrements où l'on pleure. Il passa près des églises d'où sortait la musique des orgues, près des villes bourdonnantes comme des ruches, près des villages paisibles où montait la fumée des chaumières, près des vergers fleuris au printemps et dorés en automne. Il passa sur de hautes falaises, d'où il apercevait les navires sur la mer resplendissante, et au pied des montagnes couronnées d'un diadème de glace. Et peu à peu l'âme ténébreuse de cette brute conçut la variété splendide des choses.

Mais il connut encore que la férocité humaine a gâté l'œuvre du Créateur. Il vit des armées détruire les moissons et rougir de sang les rivières vertes. Il vit démolir les églises dentelées, dévaster les villes laborieuses et incendier les humbles bourgades. Il vit le fort écraser le faible et le faible lever vers le ciel des yeux noyés de larmes inutiles. Près de lui, des vieillards

appelèrent au secours, des femmes échevelées tendirent les bras, des enfants crièrent dans l'épouvante.... Et comme son cœur dur s'attendrissait avec le temps, il aurait voulu tirer l'épée, protéger les misérables, se ruer sur leurs bourreaux. Mais le noir coursier galopait toujours.

Un jour, il arriva sur une route bordée d'arbres à demi dépouillés par l'approche de l'hiver. Près d'une source, une vieille femme essayait de poser sur son épaule une cruche trop lourde. Elle était vêtue de haillons, débile, pitoyable, et quand passa le cheval noir, elle implora le cavalier de ses yeux éteints et de sa voix chevrotante :

— Seigneur ! ayez pitié. Aidez-moi.

Lui l'eût aidée volontiers : elle était si triste, si vieille, si cassée ! De toutes ses forces, il serra les genoux ; de toutes ses forces, il tira sur la bride de sa monture pour en ralentir le galop enragé ; il supplia la bête..... Tout fut vain ; le malheureux, impuissant, désespéré, courba le front ; de ses yeux une larme tomba, la première qu'il eût versée de sa vie, et roula dans la cruche, ballottante et vide à son cou.

Alors le cheval s'arrêta : la cruche était pleine.



CHARITÉ

Le monastère d'Outreau n'était pas riche. Quoiqu'il fût peu éloigné de Boulogne-sur-Mer où ne manquaient ni les âmes dévotes ni les âmes généreuses, il était depuis longtemps la demeure de la misère. Les toits y laissaient passer la pluie; les murs y étaient décrépits et lézardés ; à cause des vitres cassées on s'y enrhumait partout; et les repas y étaient si peu abondants que, tout le long de l'année, on s'y serait cru en carême. Les jours de procession à la ville, il fallait voir les moines d'Outreau ! Derrière leur bannière déteinte et mangée aux mites, derrière leur abbé aussi maigre qu'eux, ils s'avançaient, étiques, dépenaillés, les joues creuses, les robes rapiécées ou décousues. Sur leur passage, les matelots, gaillards musculeux, riaient; les matelotes, plus sensibles, s'apitoyaient. En vérité, c'étaient de pauvres moines, sans terres et sans revenus, sans argent dans leur bourse, sans pain dans leur huche, sans lard dans leur saloir.

Un jour le frère Thomas, en compagnie d'une vieille bourrique pelée, la seule bête de somme qu'ils possédassent, s'en allait aux provisions. Il

avait deux pièces d'or et il devait rapporter de quoi nourrir le couvent deux semaines. C'était peu ; mais comme, jadis, dans le monde, il avait été marchand, il s'entendait aux achats ; personne, au marché, ne réussissait comme lui à obtenir un rabais des vendeurs les plus récalcitrants. Il avait donc attaché un grand panier à chacun des flancs de son baudet et tous deux descendaient paisiblement la côte.

A un détour, il aperçut une femme qui, un petit enfant sur son giron, pleurait. Il s'arrêta, l'âne aussi. Il se mit à questionner la femme, l'âne se mit à brouter. Et pendant que l'âne broutait, il apprit que la malheureuse mourait de faim, que son mari avait péri en mer un mois auparavant, qu'elle avait vendu, pour vivre, son lit et ses hardes, qu'elle avait été secourue quelque temps par ses voisins, presque aussi gueux qu'elle, mais que, ne voulant pas ajouter à leur détresse, elle s'en allait pédestrement à Etaples où elle avait de la famille. En chemin elle avait été prise d'une faiblesse et avait dû s'asseoir sur le bord de la route.

Le frère Thomas fut touché de cette histoire. Il regarda la pauvresse : elle était maigre et loqueteuse, comme lui. Mais ses paupières étaient rouges, son regard éteint, sa bouche décolorée ; elle semblait âgée, tant la douleur et le dénûment avaient flétri sa jeunesse. Et le petit ? Il était, lui,

frais et robuste; ses yeux noirs étaient bien ouverts; et, quand le moine se pencha sur lui, il lui tendit, avec un sourire, ses menottes potelées.

Ah! les infortunés! Thomas ne raisonna pas,



— Gardez cela; vous achèterez de quoi vous soutenir. Et que Dieu vous protège!

ne calcula pas. Il tira ses deux pièces d'or et les glissa dans la main de la mère.

— Gardez cela; vous achèterez de quoi vous soutenir. Et que Dieu vous protège!

Là-dessus, il fit faire volte-face à sa bourrique qui, largement repue, se serait volontiers reposée, et remonta vers Outreau, à grands pas, pour ne pas entendre les remerciements, mêlés de sanglots, que lui adressait la femme.

Cependant, à mesure qu'il avançait, il ralentissait sa marche. Les conséquences de son acte irréfléchi commençaient à l'inquiéter. Il ne regrettait rien sans doute : pouvait-il, ayant de l'argent, laisser mourir deux innocentes créatures ? Quel être de chair et de sang aurait eu ce courage? Mais il songeait à ses frères, qui là-haut avaient si bon appétit. Que dire à l'abbé qui lui avait confié ces deux pièces avec un soupir profond, comme s'il s'était arraché un peu de ses entrailles ? Quelles figures il y aurait au réfectoire! Quelles mines déconfites devant les assiettes! Depuis plusieurs jours on avait pour seule nourriture les légumes du jardin cuits à l'eau. Aujourd'hui on espérait un peu de viande ou de poisson. On aurait comme hier, des carottes, des navets ou des choux, sans beurre ni graisse.... Et le frère Thomas gémissait en lui-même.

Quoiqu'on marchât de plus en plus lentement, on finit par arriver. Le portier ouvrit avec empressement; avec empressement il sonda du regard les paniers; les trouvant vides, il considéra Thomas avec stupeur. D'autres moines, comme par hasard, vinrent jeter un coup d'œil; et leur physionomie marqua une forte déception. Le pauvre Thomas avait envie de se sauver. Pourtant, sans dire un mot, sans avoir l'air de remarquer personne, il se précipita tout d'une traite dans la chambre de l'abbé. Celui-ci, assis dans un

grand fauteuil à qui ne restaient que trois pieds, lisait un bréviaire dont la reliure était en loques. Le visage défait de l'arrivant l'étonna.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

— Mon père, je suis un scélérat, un vaurien, un



Il attendait la tempête de reproches qui allait fondre sur lui.

commissionnaire infidèle. Pardonnez-moi !... Mais je ne mérite pas de pardon puisque je n'ai même pas de remords. Ne me pardonnez pas, mon père !

Il tomba à genoux et, dans sa désolation, s'arracha la barbe, ne pouvant, étant chauve, s'arracher les cheveux.

— Calmez-vous, mon fils. Racontez-moi pourquoi vous êtes ainsi bouleversé. Je ne comprends rien à ces paroles incohérentes.

Thomas obéit et s'expliqua, toujours agenouillé, le nez baissé, avec des soupirs qui coupaient par-

fois son récit aux meilleurs endroits. Il termina enfin. Il attendit la tempête de reproches qui allait fondre sur lui, et il se recueillit, plein de contrition.

Ce fut d'abord un silence effrayant. Puis, comme ce silence se prolongeait, il leva les yeux. Et que vit-il ? Il vit son juge qui, sur les joues, avait deux grosses larmes, et qui le regardait avec douceur, avec tendresse, comme un père regarde son fils préféré. Bien plus, l'abbé, sortant les mains de ses manches effilochées, les posa sur le front du moine stupéfait et le bénit... Puis, surmontant son émotion, il fouilla dans sa robe râpée et en tira une pièce d'or.

— Tiens, dit-il ; prends et retourne au marché. Mais, à présent, tâche d'être plus habile encore que d'ordinaire. Demande au Seigneur de t'accorder l'éloquence. Car c'est notre dernier argent. Si ta charité s'exerce une fois de plus, nous jeûnerons... Mais donne-la tout de même, s'il le faut, mon cher fils.



PROUESSES ET TRISTESSES

Il faisait très chaud. Sous un gros chêne, à l'orée d'un bois, il y avait de l'ombre et une herbe épaisse constellée de boutons d'or. L'œil éteint, le menton sur la poitrine, laissant marcher sa monture au petit pas, Renaud, le bon chevalier, arriva en ce lieu. Il fut séduit par la fraîcheur et le silence. C'est pourquoi il mit pied à terre, ôta sa cuirasse qu'il jeta sur le sol et son casque au panache blanc qu'il posa près de lui. Puis il s'étendit, et soupira. Son cheval, le regardant d'un œil presque humain, approcha de lui ses naseaux caressants. Il flatta, d'une main languissante, le cou de la bête fidèle, considéra un instant le paysage calme et vert sur lequel s'arrondissait le ciel bleu, jugea la nature monotone et décolorée, soupira encore, bâilla et s'endormit.

Il était las en effet. Depuis bien des années, il allait par le monde. Il avait pourfendu des chimères, des orques et des hippogriffes. Il avait délivré quantité de princesses enchaînées à des rocs et gardées par des géants. Il en avait réveillé d'autres endormies dans des châteaux depuis des siècles. Il avait gravi des montagnes dont le sommet était perdu dans les nuages et cueilli là-haut des fleurs surnaturelles. Il avait

deviné des énigmes proposées par des sphynx qui l'auraient dévoré s'il ne les avait pas devinées et qui avaient dévoré beaucoup de chevaliers dont les os blanchissaient dans leurs cavernes. Il avait abattu des dragons qui vomissaient des flammes, des tarasques qui se transformaient en feux-follets ou en loups-garous, et des hydres, dont les têtes coupées repoussaient aussitôt. Il avait triomphé d'enchanteurs effroyables qui s'étaient tués ensuite, désespérés de leur défaite. Il avait forcé les plus vaillants, les plus indomptables, à confesser que sa dame était la plus belle. Et s'il n'avait pas affronté le diable, c'est que le diable, sans doute par peur, n'avait pas osé se mesurer à lui. Vraiment, il y avait de quoi être fatigué.

Il l'était d'autant plus qu'il avait tiré de ces exploits des joies médiocres. Il partait pour l'inconnu sans émotion et en revenait sans fierté. Et puis il ne voyait à ses victoires ni utilité ni but. Il souffrait même parfois dans son bon sens. Pourquoi ces monstres et cette fantasmagorie ? Pourquoi ces luttes éternelles contre des choses compliquées et déraisonnables ? Pourquoi les princesses étaient-elles emprisonnées, les sphynx posaient-ils des énigmes, les enchanteurs changeaient-ils les lacs en forêts ou les forêts en lacs ? Sa dame aurait-elle été moins belle si ses adversaires n'en avaient, sous la menace de son glaive,

proclamé les charmes ? Le pauvre Renaud ne découvrait guère d'explication satisfaisante. Il en arrivait à se demander si l'absurdité ne règne pas ici-bas. Alors sa fonction de perpétuel vainqueur lui paraissait absurde aussi. Et il attrapait la migraine à force de réflexions prolongées. Et son cœur était triste.

Las et triste, Renaud dormait. Et voici que deux fées sortirent du bois. Leurs corps menus ne se dessinaient point sous leurs robes flottantes ; et comme, sous leurs pas légers, ne ployaient même pas les brins d'herbe, on aurait cru qu'elles n'avaient point de corps. Leurs visages roses et nacrés semblaient formés d'églantines et de lys, et, dans leurs prunelles claires, il y avait tout l'azur et toute la profondeur du firmament.

Elles arrivèrent au chevet du dormeur. Elles se penchèrent sur lui et le plaignirent. L'une d'elles effleura de ses doigts le front moite du chevalier : la sueur s'évapora ; les cheveux collés redevinrent bouclés et souples ; les traits contractés et douloureux, même pendant le sommeil, se détendirent ; la douceur du repos entra en lui.

— Mais, ma sœur, au réveil il souffrira encore, dit l'autre. Il faut faire mieux.

Une alouette chantait. La fée appela l'oiselet qui, obéissant, descendit à travers l'espace et se métamorphosa soudain en trouvère. Le feuillage du chêne bruissait : elle étendit le bras,

cueillit un rameau et, soudain, le rameau se métamorphosa en luth. Ensuite les compatissantes créatures se retirèrent. Le trouvère prit le luth et, d'une main experte, en pinça les cordes. Renaud, éveillé en sursaut, muet, immobile, écouta.



L'une d'elles effleura de ses doigts le front moite du chevalier.

Après un prélude lent et suave, le musicien fit pleinement vibrer l'instrument sonore. Apaisante comme une nuit d'été, pure comme un ruisseau d'avril, enivrante comme le parfum des roses, tendre comme le baiser d'une mère, la mélodie se répandit dans l'air charmé et pénétra le cœur endolori du preux. Puis à la voix de l'instrument se joignit harmonieusement la voix humaine, plus expressive, plus variée, plus riche encore, puisqu'elle donne à la mélodie un sens, puisque par elle le rêve revêt une forme précise, puisque leur union met la pensée dans le chant et fait chanter les vers.

Renaud écoutait. Des larmes roulaient sur son visage extasié. Il oubliait sa lassitude, ses doutes et ses angoisses. Il sentait la vigueur revenir à ses membres, le sang couler plus chaud dans ses veines, la sérénité descendre en son âme. Il vit qu'autour de lui la nature était belle et majestueuse, qu'à son côté son cheval piaffait, crinière au vent, que devant lui ses armes étincelaient au soleil. Le désir le reprit de combattre encore, même sans raison, même sans gloire, dans le vaste champ clos du monde. Quelle vanité de chercher les causes secrètes des choses ! Ne valait-il pas mieux accepter, sans discussion, la réalité ? Il avait perdu l'amour de l'action. C'était la musique qui le lui rendait, la musique fille du ciel et délices des anges, bonne conseillère et consolatrice de l'humanité...

Cependant, peu à peu, la mélodie s'alanguissait, s'éteignait pour ainsi dire en un murmure indistinct. En même temps, le corps du trouvère se ternissait ; puis les contours s'estompèrent ; ce ne fut plus qu'un brouillard, de moins en moins opaque, à travers lequel transparaissait de plus en plus nettement l'horizon. Tout se dissipa enfin, et le chevalier, sautant en selle, partit, l'allégresse au cœur, vivre sa vie.



UNE LANGUE NOUVELLE

Il était minuit ; sous la conduite d'un sergent, le guet faisait sa ronde dans les rues tortueuses de la ville. La pleine lune, rayonnant dans un ciel pur, les avait dispensés de prendre des torches. La petite troupe allait, paisible, trébuchant parfois dans des ornières, sur des cailloux à fleur du sol, dans le ruisseau où stagnait l'eau boueuse, brillante comme un miroir. Tout dormait : point de lumière aux fenêtres ; point de bruit nulle part ; point de mouvement non plus. Aucun être vivant, sauf, par instants, sur un toit pointu, un chat qui, silhouette fantastique au clair de lune, arrondissait le dos et dressait haut la queue.

Tout à coup retentit le cri « au voleur ! » et l'on entendit tout près et distinctement des pas rapides. A un coin apparut un homme courant. Hors d'haleine, il se jeta sur le guet qu'il ne croyait pas évidemment rencontrer sitôt. Et le guet n'eut qu'à étendre le bras pour appréhender le voleur. Car c'était un voleur. Il tenait encore à la main la bourse qu'il avait dérobée à un

passant attardé. D'ailleurs, il n'y avait, pour être fixé, qu'à observer sa piteuse contenance. Le sergent, quoique peu perspicace, ne s'y méprit point. Il appliqua sa large main sur l'épaule du malfaiteur :

— Te voilà pris, lui dit-il ; ton compte est bon. Au cachot !

L'homme répondit :

— Baba, trobadi, calarem.

— Quoi ? demanda le sergent étonné.

— Bibi alalou, reprit le prisonnier.

Le sergent regarda ses archers.

— Comprenez-vous, vous autres ?

— Rien du tout, dirent les archers.

— Ma foi ! moi non plus. Cela doit être du latin, et je ne sais pas le latin, n'ayant pas été à l'école. Conduisons-le toujours en prison. Demain le juge qui est un savant verra bien ce que cela signifie.

Ainsi fut fait. Le sergent, un peu humilié de son ignorance, enferma lui-même, à double tour, son voleur, non sans quelques bourrades, et tout le monde alla se coucher.

Le lendemain, vers midi, le juge était sur son tribunal. A son côté, le greffier écrivait, écrivait, le nez penché sur le papier, et l'on voyait de loin remuer, remuer la plume d'oie. Devant lui, l'homme enchaîné, écoutait, silencieux. Le juge, d'un ton hargneux, reprenait les détails de

l'affaire. Quand il eut terminé, le front sévère, il interrogea l'inculpé.

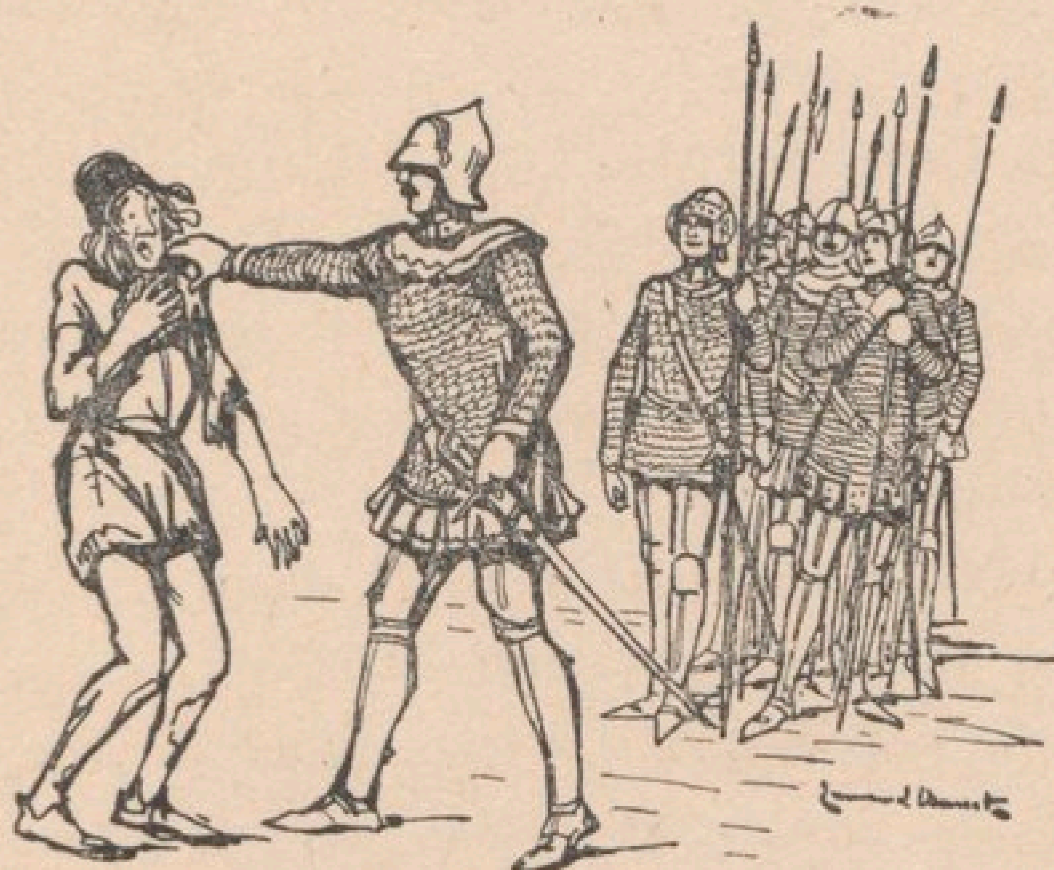
— Répondez, maintenant. Qu'avez-vous à répondre ?

— Bachou, lita, rito.

— Vous dites ?

— Bachou, lita, rito.

A ces mots singuliers, il y eut une rumeur



Et le guet n'eut qu'à étendre le bras pour appréhender le voleur.

dans l'assistance ; le juge ouvrit des yeux énormes ; la plume d'oie ne remua plus ; le greffier leva le nez.

— Greffier, qu'est-ce que cette langue ?

— C'est du grec, sans aucun doute, Monsieur le juge, dit le greffier. Je devine quelque chose, mais je n'en suis pas tout à fait sûr.

— Alors, qu'on aille chercher le curé. Lui qui

lit dans de si gros livres, il sait le grec certainement.

Le curé arriva. Mais, ô stupeur ! lui non plus ne comprit rien à cet idiome inconnu. Tout décontenancé, il rougissait de voir ainsi diminuer son prestige. Mais, soudain, il eut une illumination :

— J'y suis ; c'est de l'hébreu ! Allez chercher le rabbin.

Et il se retira, au milieu d'un murmure flatteur.

Le rabbin arriva, et ce fut la même chose. L'homme articula des sons inintelligibles; le rabbin n'y entendit rien mais il affirma qu'il reconnaissait l'espagnol. Or, il ne savait pas l'espagnol. A cet aveu, on le mit à la porte, sans aucune douceur.

Mais, précisément, il y avait dans la ville un marchand qui avait voyagé en Espagne. On alla chercher le marchand. Le marchand arriva. Il ne comprit pas davantage, mais assura que ce langage étrange était de l'arabe.

De l'arabe ! Où trouver un Arabe ? L'audience durait depuis des heures. Le juge était exaspéré. Il fit expulser le marchand, avec quelques coups de pied et de poing, probablement pour lui apprendre l'arabe, et puis il laissa, découragé, tomber ses bras des deux côtés de son fauteuil.

Alors s'approcha un des archers ; il avait fait partie du guet, la nuit précédente. C'était un paysan blond de cheveux, petit de taille, chétif

de mine; mais son œil était plein de finesse. Il demanda poliment la permission d'interroger le mystérieux voleur.

Une tempête d'hilarité s'éleva dans la salle à cette proposition. Le greffier en rompit sa plume; le sergent cria de joie à en faire trembler les murailles; le juge fut pris, à force de rire, par une telle quinte de toux qu'il en devint tout noir et qu'il fallut lui taper dans le dos pour le calmer.

— Va, mon ami, interroge, finit-il par dire, tout en s'essuyant les yeux encore pleins de larmes.

Sans se troubler, l'archer dit au prisonnier :

— Babou, lica, licou.

Le prisonnier, jusqu'alors impassible, parut s'émouvoir.

— Mibarital, s'écria-t-il.

— Bon ! dit l'archer. Il dit qu'il est un voleur.

L'homme s'agita, l'air inquiet, et recommença son charabia.

— Bien ! dit l'archer, toujours tranquille. Il dit qu'il mérite d'être pendu.

C'est alors qu'il aurait fallu voir le soi-disant Arabe ! Il se mit à bredouiller avec une telle volubilité qu'on ne distinguait plus aucune syllabe. Il faisait des grands gestes. Sur son front perlait la sueur.

— Très bien ! reprit l'archer. Il veut qu'on prépare immédiatement la corde.

A ce moment, ô surprise ! l'homme s'agenouilla. En bon français de France, les mains jointes, il demanda grâce d'abord pour avoir volé, puis pour s'être moqué de la justice, enfin pour avoir usé de ruse à l'effet d'éviter le châtiment.

Il était tard. C'était l'heure du souper. Le juge fut clément : il n'infligea qu'une peine légère au coupable. Et comme ce juge avait bon cœur, il fut assez magnanime pour ne pas plus tard garder rancune à l'archer, à cet archer qui, pauvre paysan, avait été plus malin qu'un marchand, qu'un rabbin, qu'un curé, qu'un greffier, qu'un juge, et que son sergent lui-même.



LE PAYSAN
ET L'ENCHANTEUR MERLIN

Quand il eut fait à sa corde un nœud coulant, Jean-Pierre, le pauvre bûcheron, accrocha cette corde à une branche de chêne, assez forte pour supporter son poids, assez haute pour que ses pieds ne touchassent point le sol. Puis, avant de passer la tête dans le nœud coulant, il s'assit près de l'arbre, se cacha la figure dans les mains et pleura sur sa misérable destinée.

Dans sa chaumière, il mourait de faim ; sa femme, vêtue de loques, s'arrachait tous les jours les cheveux devant la marmite vide et la huche sans pain ; ses enfants allaient tout nus et se nourrissaient de fruits sauvages... Chaque année les jeûnes étaient plus longs ; chaque année la vie devenait plus dure... Ne valait-il pas mieux en finir immédiatement? Et Jean-Pierre, sanglotant mais farouche, se releva brusquement et saisit la corde.

Mais une voix grave et douce s'éleva dans la forêt ; à cette voix, les feuilles ne bruirent plus, les oiseaux ne chantèrent plus et le désespéré

demeura immobile, la main sur le nœud coulant et les yeux écarquillés par la surprise.

— Malheureux! dit la voix, tu me fais pitié. Que



Il s'assit près de l'arbre, se cacha la figure dans les mains et pleura sur sa misérable destinée.

souhaites-tu? parle. Je suis l'enchanteur Merlin et j'accomplirai tes désirs.

Alors Jean-Pierre tomba à genoux et, le cœur gonflé de joie, la parole entrecoupée, il balbutia :

— Que monseigneur Merlin m'accorde seulement du pain pour ma femme et mes enfants, et je n'aurai pas assez de toute mon existence pour le bénir.

— Retourne chez toi, répondit la voix; vous

aurez tous du pain et même du beurre et du lard. Ta gratitude me fait plaisir. Je te permets de revenir ici une fois par an, si tu as besoin de moi.

Jean-Pierre tendit des mains tremblantes d'émotion vers son invisible sauveur, se releva, car il était resté agenouillé, et partit en courant, éperdu, affolé, suffoqué par le bonheur.

Un an après, Jean-Pierre était au même endroit ; cette fois il avait les joues moins creuses et des habits confortables. Cependant son air était soucieux.

— Monseigneur Merlin ! appela-t-il, un peu timidement.

— Que veux-tu ? répondit Merlin.

— Combien je serais heureux si j'étais propriétaire ! si je possédais une terre pour la léguer à mes enfants ! si j'habitais une maison et non une tanière ! Est-ce trop vous demander ?

— Ce n'est pas trop. Va, tu auras ce que tu veux.

— Que vous êtes bon, monseigneur Merlin !... Et Jean-Pierre s'en retourna, l'œil humide d'attendrissement.

Un an après, Jean-Pierre était là : mais quelle transformation ! Il était gros et gras, de mine fière. Il appela vigoureusement :

— Monsieur Merlin !

— Qu'y a-t-il ? lui fut-il répondu.

— Je voudrais être, moi aussi, un seigneur, avoir un château, des chevaux caparaçonnés, de

l'or et des écuyers. Pourquoi n'aurais-je pas moi aussi ma part des plaisirs de ce monde?

— Va, tu seras châtelain, puisque tu le désires.

— Merci, monsieur Merlin.

Un an après, il était encore là, mais monté sur un grand cheval et la tête couverte d'un casque empanaché. Il cria :

— Merlin !

— Qu'y a-t-il ?

— Mes voisins, le comte et le baron, me gênent. Il me faut leurs domaines pour arrondir le mien. Et puis leur orgueil mérite une punition : ils ne m'invitent pas en effet à leurs fêtes et leurs femmes ont de plus beaux bijoux que la mienne.

— Tu auras ces deux domaines.

— Bien ! dit Jean-Pierre.

Là-dessus il tourna bride et rejoignit son escorte qui l'attendait à la lisière du bois.

Un an après, il était toujours là, en un magnifique équipage, entouré d'hommes d'armes et de bannières déployées, précédé de trompettes à cheval et de hérauts splendides.

— Holà !

— Qu'y a-t-il ?

— Je veux être le roi, avoir pour me servir des marquis et des ducs. Je veux qu'on tremble devant moi et que les peuples se prosternent sur mon passage... Mais je suis pressé. Dépêche-toi. Je ne veux pas attendre.

Alors la voix gronda dans la forêt, non plus grave et douce, mais tonnante et formidable.

— Ingrat! mauvais cœur! J'ai satisfait à toutes tes demandes, bien qu'elles fussent chaque année plus folles. J'ai eu trop d'indulgence pour toi et tu en as été de moins en moins digne. D'abord j'ai été pour toi « monseigneur Merlin », puis « monsieur Merlin », puis « Merlin » tout court; à la fin tu oses me tutoyer! D'abord c'est à genoux que tu m'as remercié; puis tu ne m'as plus remercié du tout. Après avoir été trop humble, tu deviens insolent. Je te retire ce que tu as reçu de moi.

Tout disparut, hommes d'armes et bannières, hérauts et trompettes. Jean-Pierre se retrouva auprès du chêne, pieds nus, vêtu de haillons, et, en levant les yeux, il aperçut le nœud coulant qui se balançait en attendant son cou.... Cependant il ne se pendit pas. Il haussa les épaules furieusement, cracha par terre en signe de mépris, tendit dans la direction de la voix miraculeuse un poing menaçant et, presque étranglé par la rage, il rugit à l'adresse de son bienfaiteur :

— Canaille!

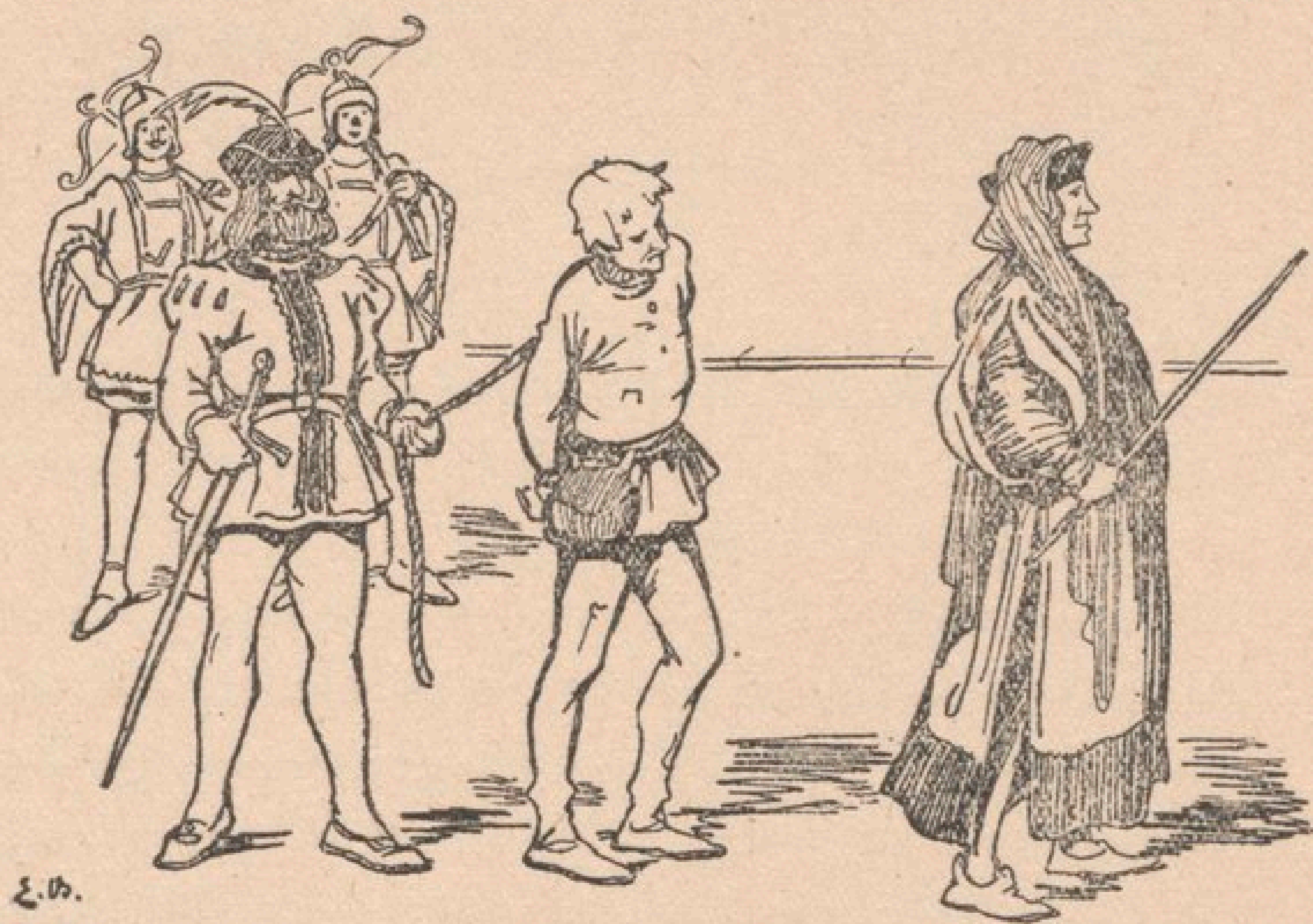


CONTE D'UN RICHE SEIGNEUR ET D'UN PAUVRE HOMME

Comme le ciel était bleu, l'air tiède et la campagne fleurie, le haut et puissant baron de Capécure décida de faire une longue chevauchée. Accompagné seulement d'un écuyer, de deux pages et du capitaine de ses gardes, il monta en selle et poussa jusqu'à la ville. Quoique le groupe de cavaliers ne fût pas nombreux, il faisait grand effet car il était somptueusement vêtu et de mine fière. Devant eux les portes du rempart s'ouvrirent. Au petit pas de leurs montures, ils parcoururent les rues, salués très bas par les bourgeois sur le seuil des boutiques, suivis par des bandes de gamins et voyant à toutes les fenêtres des figures curieuses.

Ils arrivèrent à une place. Un cortège la traversait, chétif cortège d'ailleurs, car c'était celui d'un homme qu'on menait pendre. En tête s'avançait le prévôt ; puis venait le condamné que le bourreau conduisait en laisse ; deux archers fermaient la marche. Ce devait être une exécution de pauvre hère, dans une affaire sans retentissement ; visi-

blement elle n'intéressait pas la foule; elle ne semblait pas intéresser davantage le prévôt dont l'allure était nonchalante et le regard distrait, ni



Seul le futur pendu avait l'air sérieux.

les deux archers qui causaient gaîment, ni même le bourreau qui allait le nez au vent, comme s'il pensait à autre chose. Seul le futur pendu avait l'air sérieux.

Le baron fut frappé de ce manque de cérémonie. Il fit signe au prévôt de s'approcher et lui demanda des explications.

— Peuh! monseigneur, ce n'est rien. C'est un homme qui a volé un cheval. On l'a pris. Il a avoué. On va le pendre.

— Ma foi! c'est bien fait!... Pourtant je me

sens de l'indulgence à l'âme, aujourd'hui. Prévôt, fais-moi plaisir. Relâche-moi ce drôle en l'honneur de ma visite.

Le prévôt fut bien embarrassé. Refuser était imprudent. Mais dire oui, c'était nuire à son propre prestige, faire tort au juge, affaiblir la justice. Il se détermina pour la prudence.

— Je consens à le relâcher, monseigneur. Cependant, vous ne l'ignorez pas, il convient que les frais du procès soient payés ; il convient aussi que le bourreau ne perde point son salaire ni les archers leur pourboire. Le tout monte à un écu d'or. Et je ne compte même pas mon dérangement !

— Tu es raisonnable, dit le baron, qui, de la main, chercha son escarcelle : mais il l'avait oubliée au logis. C'était contrariant. Il appela son écuyer.

— Ecuyer, donnez-moi un écu d'or.

Le nez de l'écuyer s'allongea. Il bégaya, rougit, se tâta machinalement la ceinture et dut confesser qu'il n'avait pas un liard sur lui.

Le baron fit approcher le capitaine.

— Capitaine, prêtez-moi un écu d'or.

Le capitaine éclata de rire.

— Monseigneur, c'est vous qui m'habillez, m'armez, me nourrissez. Quand j'ai de l'argent, je le joue ou je le bois : je n'en conserve jamais.

D'un signe le baron fit venir un des deux pages.

— Petit, as-tu un écu d'or dans cette bourse de soie, si richement brodée, qui pend à ton poignet ?

Le visage du page s'empourpra.

— Elle est vide ! dit-il piteusement ; j'ai dépensé hier tout ce que j'avais pour acheter à ce marchand une toque de velours avec une plume orange.

Le baron haussa les épaules et chercha des yeux son second page. Mais celui-ci, ayant surpris les conversations précédentes et, pas plus que les autres, n'ayant un denier sur lui, s'était esquivé. A ce moment, il devait être loin.

La situation devenait grave. Devant le seigneur, le prévôt debout attendait ; les archers attendaient ; le bourreau attendait. Le condamné, ne comprenant rien à ce qui se passait, ne montrait nulle hâte de continuer son chemin ; néanmoins il attendait, lui aussi, sans savoir quoi.

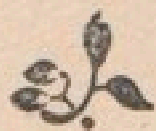
— Prévôt, dit le baron, c'est humiliant, en vérité : à nous quatre nous n'avons pas un sou vaillant.

— Je suis désolé, monseigneur, désolé. Cependant, les frais du procès, les pourboires...

Ils parlaient à voix plus élevée. L'homme distingua quelques mots et s'informa auprès des archers ; quand il fut renseigné, il se mit à crier, rayonnant, épanoui, des larmes joyeuses roulant sur ses joues :

— Mais je l'ai, le denier d'or, je l'ai ici entre l'étoffe et la doublure. J'ai même un peu plus et, ce surplus, je vous l'offre de tout mon cœur, généreux sire. Acceptez-le pour l'amour de Dieu ! Ainsi vous ne serez pas sans monnaie pour faire la route.

Voilà comme fut délivré le voleur de cheval par un seigneur mieux pourvu de bonnes pensées que d'argent comptant. Le cas de ce seigneur n'est pas unique dans l'histoire



MÉCONTENTE DE SON SORT

Bien certainement, Mathurin était le meilleur mari du village. Mathurine, sa femme, dormait encore quand il se levait : il allumait le feu, tirait l'eau du puits, distribuait le grain à la volaille, préparait les légumes pour la soupe. Quand il partait aux champs, pour ne déranger personne il emportait son pain et son lard. A la nuit tombante, il revenait pour travailler encore, et, quelle qu'eût été la besogne de la journée, il obéissait à un mot, à un signe. Fallait-il récurer un chaudron, balayer le plancher, bercer le petit enfant, bêcher un coin du jardin au clair de lune, monter, descendre, courir ? Il était prêt à tout, il faisait tout avec docilité, touché jusqu'aux larmes d'une parole affectueuse, résigné aux paroles dures, tel un bon chien.

Mathurine ne contestait pas les mérites de Mathurin ; cependant, elle n'était pas heureuse : elle trouvait son mari trop âgé. Les jours de fête, elle le comparait aux autres hommes et se sentait humiliée de lui voir le front ridé, les cheveux grisonnants, le dos un peu voûté. Il ne dansait

pas si légèrement que celui-ci ; il ne chantait pas si bien que celui-là ; il n'avait pas l'allure dégagée ni le sourire aimable de cet autre... En somme, il ne faisait pas honneur à sa femme et elle souffrait dans sa vanité.

Or, un matin, sur la grand'place, arriva un



Il parla d'une voix singulière qui avait la sonorité du métal.

étranger vêtu de pourpre et d'or, couvert d'un casque éblouissant, de forme insolite, escorté de nègres noirs comme la nuit. D'où venait-il ? de l'Orient ou de l'Enfer ? Etait-ce un diable ou un Sarrasin ? Sa barbe était d'ébène, ses yeux de flamme, et son visage avait la pâleur d'un cierge. Il fit installer une énorme chaudière de cuivre et, redressant sa haute taille, dominant de la tête

la foule des paysans séduits et craintifs, il parla d'une voix singulière qui avait la sonorité du métal. Il déclara que, pour un faible salaire, il se chargeait de faire du neuf avec du vieux et qu'il resterait deux jours entiers dans le bourg à la disposition des amateurs. « Habits élimés, bêches usées, socs ébréchés, meubles éclopés, il réparerait et rajeunirait tout ; bien plus, il rendrait la vigueur aux affaiblis, la beauté aux enlaidis, la fraîcheur aux fanés. Rien n'était impossible à son art. »

Effectivement, cette matinée-là, il fit des miracles, et, l'après-midi, ce fut encore plus prodigieux : on plongea dans la chaudière mystérieuse des outils cassés qu'on en retira intacts, des vêtements rapiécés, véritables loques, qui reparurent tels qu'ils étaient sortis des mains du tailleur ; elle reçut un âne décrépit, pelé, et rendit un ânon gambadant. Les villageois rentrèrent chez eux émerveillés.

Mathurine aussi rentra émerveillée ; elle n'avait pas de tout le jour quitté la grand'place, les yeux arrondis par la surprise et l'âme en émoi. Quand Mathurin revint des champs, elle fut aimable, câline, et le bonhomme en eut le cœur si plein de joie qu'il oubliait de manger sa soupe, fumante et appétissante pourtant. La soupe mangée, les écuelles vides, les époux s'assirent dehors sur le banc, à côté de la porte. Les étoiles s'allumaient

dans le ciel limpide, encore vaguement clair vers l'occident; l'odeur des foins coupés montait des prairies; et Mathurine chuchotait à l'oreille de son compagnon alangui par la digestion et les parfums rustiques, ému par la tendresse inaccoutumée de sa femme, incapable au reste de refuser rien. Aussi fut-il bientôt convaincu, et quand ils allèrent se coucher, il avait promis de se soumettre, comme d'ordinaire, à ce qu'elle voudrait.

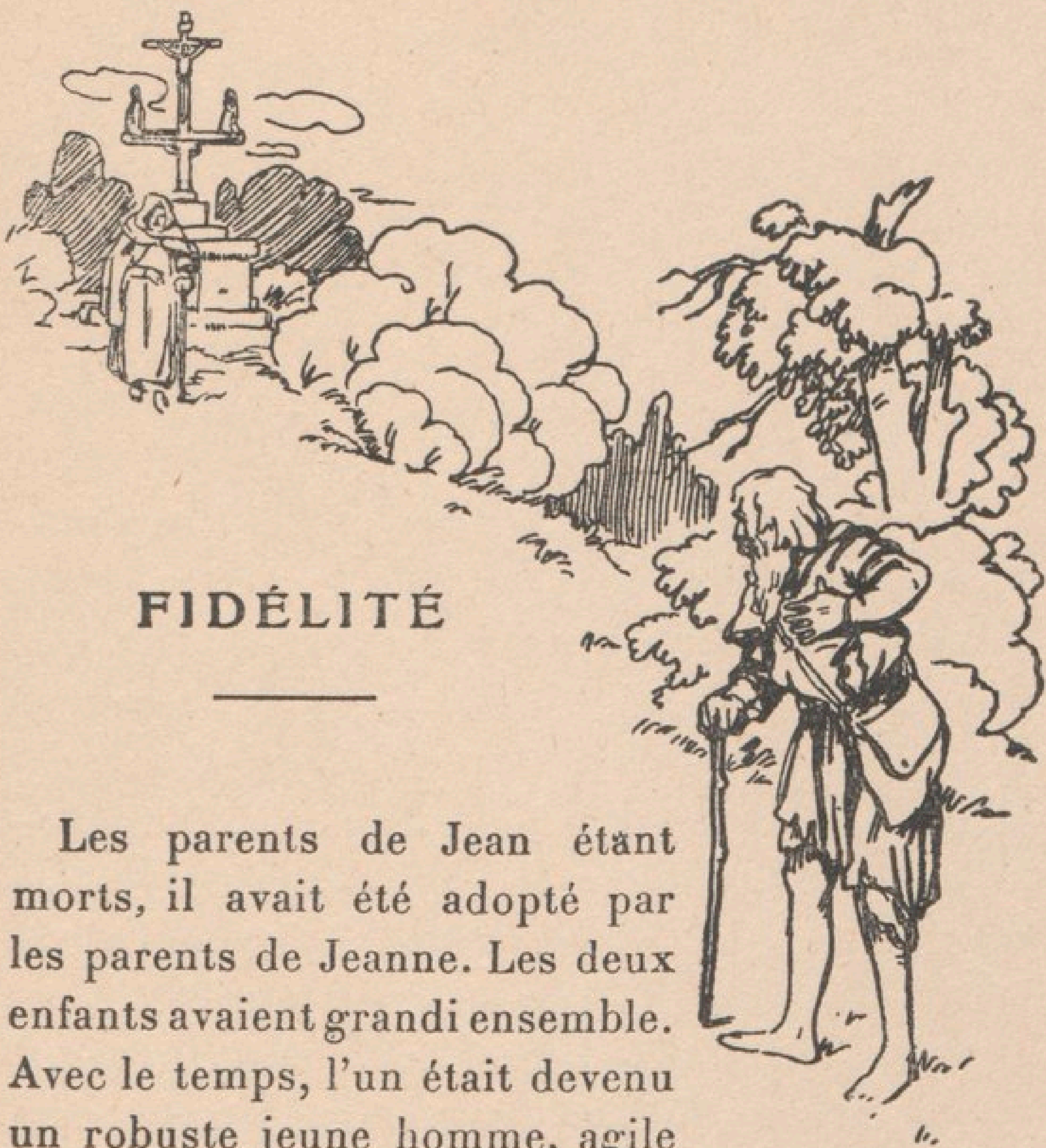
C'est pourquoi le lendemain, dès l'aurore, on le fourra dans la grande marmite, et il en sortit droit, svelte, avec des cheveux noirs, des dents blanches et des joues roses. Mathurine, à son côté, fière comme un roi après une victoire, fière comme une mère au bras de son fils aîné, traversa le village rempli d'envie et d'admiration.

Cette félicité dura peu. En même temps qu'il avait recouvré la jeunesse, Mathurin avait perdu ses qualités d'autrefois. Ce fruit mûr et sucré devint très vite un fruit âpre et vert. Désormais, ce fut Mathurine qui dut se lever la première, allumer le feu, tirer l'eau du puits, préparer les légumes; ce fut elle qui dut frotter, balayer, donner le grain aux poules et bercer l'enfant. Ce fut elle qui monta, descendit, trotta, courut. Comble de misère, ce fut elle qui se tut quand il parla. Et comment parlait-il? « Allez, la vieille, obéissez et sans réplique! C'est moi le maître

ici. Pas d'observation, ou gare au bâton! » Voilà le ton qu'il prenait avec elle. Sans doute il chantait comme sainte Cécile elle-même : mais il chantait chez les autres ; chez lui il criait et jurait. Sans doute il était, à la danse, aussi léger qu'un papillon : mais, comme elle vieillissait, il dansait avec d'autres. La malheureuse, tête basse, acceptait les ordres et les injures ; et elle soupirait en songeant au temps passé ; et elle s'arrachait les cheveux toutes les fois qu'elle se rappelait l'étranger escorté de ses nègres...

Elle guetta longtemps, sur la route poudreuse, l'arrivée d'un nouveau magicien qui, dans une autre chaudière, aurait transformé le neuf en vieux et les jouvenceaux en vieillards : mais ce magicien-là ne vint jamais.





FIDÉLITÉ

Les parents de Jean étant morts, il avait été adopté par les parents de Jeanne. Les deux enfants avaient grandi ensemble. Avec le temps, l'un était devenu un robuste jeune homme, agile et musculeux, l'autre une svelte jeune fille dont les joues avaient la couleur des roses et les yeux la couleur du ciel. Les premières violettes du printemps, Jean les offrait à Jeanne. Les jours de fête, Jeanne ne dansait qu'avec Jean. Et les parents regardaient avec joie les deux adolescents, en qui refleurissait leur jeunesse. Et tout le village les admirait, tant ils étaient beaux. « Bientôt, disait-on, les cloches sonneront pour leurs noces. »

Or cela se passait il y a bien longtemps,

lorsque les rois de France faisaient la guerre aux Infidèles. Un matin, le seigneur du pays fut mandé à Paris. Il en revint pour annoncer qu'il partirait dans un mois, avec ses hommes d'armes et quelques paysans capables de combattre à ses côtés. Jean fut naturellement choisi.

Jean fut choisi, et il fut un peu fier d'être ainsi distingué. Pendant cinq semaines, il fut exercé à manier la hache et le coutelas, à faire de longues marches sous le vêtement de cuir et le casque lourd. Les écuyers du seigneur le complimentaient sur sa force. Le soir, il retournait à sa chaumière et, tout heureux, racontait ses prouesses de la journée. Le père l'écoutait avec mélancolie. La mère soupirait en filant sa quenouille. Jeanne, les mains jointes, oubliant sur ses genoux la tâche commencée, le contemplait comme si elle eût voulu s'emplir l'âme de son image. Elle le contemplait jusqu'au moment où une buée venait ternir ses prunelles. Alors elle sortait pour pleurer.

La veille du départ, elle s'en fut à sa rencontre, jusqu'au pont-levis du château. Lui, en la voyant de loin, sentit soudain qu'il l'aimait et une angoisse mortelle serra son cœur. Il lui dit :

— Jeanne, ma mie, je pars demain. Est-ce que vous m'attendrez ?

Elle lui répondit :

— Je vous attendrai et n'aurai point d'autre époux que vous.

Alors, tirant de son doigt un simple anneau d'argent, son unique bijou, elle le lui tendit avec un triste sourire :

— Portez-le en souvenir de moi.

— C'est ma bague de fiançailles, dit-il ; elle ne me quittera plus.

Le lendemain, ce fut le départ. Le seigneur traversa le village, caracolant, parmi les sonneries des trompettes, le piétinement des chevaux, le cliquetis des armes, par un radieux soleil qui faisait étinceler le fer des lances et les broderies des bannières. Lentement le cortège s'éloigna. Il s'éloigna et, tant qu'il fut perceptible, Jeanne resta debout sur une colline, au pied d'un calvaire qui dominait le pays. Elle vit décroître peu à peu piétons et cavaliers. Puis elle n'aperçut plus qu'un nuage de poussière où scintillait par instants l'éclair de l'acier. Enfin le nuage lui-même disparut là-bas, dans le couchant vermeil....

Parmi les hommes d'armes, Jean fit la guerre. Il fit la guerre sous des cieux torrides, sur un sol brûlant. Il frappa les Sarrasins avec la hache et le coutelas. Il connut les coups d'épée qui percent, les coups de masse qui assomment. Son sang coula. Chose plus cruelle, autour de lui, ses compagnons périrent, les uns dans la mêlée

hurlante, les autres, plus à plaindre, tués par la fièvre ou la peste. En ce temps-là, le roi de France fut malheureux : il fut vaincu. Et Jean, après avoir vu expirer son seigneur, après s'être courageusement défendu, fut fait prisonnier.

Il fut fait prisonnier et jeté dans un cachot profond où on l'oublia pendant des années. Pendant des années, il ne connut plus la lumière du ciel, ni les parfums du crépuscule, ni la caresse des nuits étoilées. Il eut pour nourriture du pain grossier, pour boisson de l'eau nauséabonde, pour couche de la paille pourrie, pour horizon des moellons noirs que l'humidité couvrait de salpêtre. Un jour cependant une révolution renversa le prince. Un autre Sarrasin le remplaça, qui ouvrit les prisons ; et, comme Jean était grand et robuste, il le mit dans son armée.

Sous ses ordres, Jean guerroya, pendant bien des années, dans le fond de l'Orient, et devint un glorieux capitaine. Il vit des pays fabuleux, des villes couleur d'or et de pourpre comme on en voit en songe, des géants dont la voix grondait comme le tonnerre, des nains qui grouillaient dans les plaines comme des fourmis, des nègres qui se repaissaient de chair humaine, des animaux monstrueux comme il y en a sur les murs des cathédrales. Il fit d'immenses chevauchées dans des déserts infinis. Il passa dans des forêts si épaisses, qu'il

fallait s'y frayer un sentier avec l'épée. Il franchit des fleuves si larges qu'une rive était invisible à l'autre. Il gravit des montagnes si hautes qu'elles semblaient atteindre le firmament. Et toujours des combats après des combats ! Tous l'honoraient pour sa vaillance, quoiqu'il fût chrétien. Mais, si son bras demeurait vigoureux, son corps était sillonné de cicatrices, sa figure était balafrée, ses cheveux, clairsemés à présent, avaient blanchi.

Cependant son âme n'avait pas changé. Dans le tumulte des batailles, dans le silence des marches interminables, comme jadis dans les ténèbres de son cachot, il avait présente à sa mémoire la fiancée qu'il avait laissée dans la douce France. Jamais l'anneau d'argent n'avait quitté son doigt. Et cet anneau y brillait seul, quoique, mille fois, il eût pu prendre à son gré dans des monceaux de bagues somptueuses ornées de rares pierreries. Aussi quand les conquêtes furent finies, quand le roi sarrasin lui proposa d'être son premier ministre, le général de toutes ses troupes, son gendre même et son fils d'adoption, Jean ne demanda qu'une chose : la permission de s'en aller.

Il s'embarqua donc sur une grande galère, chargée d'étoffes splendides, d'aromates, de bois précieux, de bijoux et d'armes d'une inestimable valeur. Mais, comme il approchait d'une

côte, une tempête brisa le vaisseau, engloutit équipage et cargaison. Seul Jean échappa, en nageant. Il aborda, presque nu. Sans se retourner même du côté des richesses perdues, il se mit en route. Il marcha des mois entiers, mendiant son pain. Grelottant sous ses haillons, il dormit sur la terre dure. Et il rencontra des hommes plus durs encore que la terre. Parfois on le maltraita et on lança des chiens à sa poursuite. Souvent au lieu d'aumône il reçut des injures. Mais souvent aussi on fut pour lui pitoyable. Il eut parfois l'abri d'une étable, près des bœufs au corps tiède. Souvent des pauvres gens partagèrent avec lui leur misérable pitance et leur grabat.

Un matin, tout au bout du chemin, se dressa devant lui, lointain encore mais reconnaissable, le clocher de son village. A cette vue, son cœur battit si vite et si fort qu'il crut s'évanouir. Un peu remis, il avança. Les maisons, d'où montaient des fumées légères, devenaient plus nettes. Il avança encore. Il arriva au pied de la colline que surmontait le calvaire. Mais quoi ? Du calvaire descendait à sa rencontre une petite vieille à la démarche mal assurée, aux cheveux tout gris. Et quand la petite vieille fut près de lui, il reconnut les yeux tendres, les yeux azurés comme le ciel, les yeux restés jeunes de sa fiancée. Elle avait tenu sa promesse : elle l'attendait.

Ils se marièrent. Les cloches sonnèrent. Mais quand, à l'autel, le prêtre bénit ces deux vieillards, les larmes coulèrent de ses yeux et l'émotion le fit balbutier. Et la foule qui remplissait l'église pleurait. Et l'orgue qui chantait semblait pleurer aussi.



LE LION DEVENU VIEUX

Un matin de mai, dans la forêt de Brocéliande, l'enchanteur Merlin et la fée Viviane se promenaient. La forêt était immense et mystérieuse ; Merlin était très âgé quoique robuste encore ; la fée, toute menue, haute d'une coudée à peine, avec ses yeux bleus et ses cheveux d'or, semblait une fillette près de son aïeul. Devant le redoutable vieillard, les chênes antiques écartaient leurs branches, les violettes se cachaient sous l'herbe nouvelle, les nids se taisaient, les écureuils se blottissaient dans les feuilles. Comment d'ailleurs en eût-il été autrement ? Merlin ne commandait-il pas aux éléments ? Sur un geste de lui, les nuages s'arrêtaient ; sous sa main puissante, la terre tremblante découvrait ses trésors. Il savait les sortilèges qui maîtrisent le vent et le feu, les incantations qui font s'entr'ouvrir les tombeaux au clair de lune. Il devinait les pensées des vivants. Il comprenait le langage des choses. Il avait lutté contre le démon et l'avait vaincu. C'est pourquoi, autour de lui, la nature était saisie de crainte et de respect.

Depuis peu, il s'était pris d'amitié pour Viviane. Il se plaisait à la voir voltiger auprès de lui comme un oiseau. Il était heureux d'entendre son rire argentin. Il admirait ses fins cheveux, ses dents nacrées, son regard ingénu. Si grande était sa tendresse qu'il avait des illusions : il ne s'apercevait pas en effet que la petite créature jolie était un peu sotte, qu'elle n'avait pas beaucoup de cœur, que son esprit était mobile et inconsistant comme l'onde. Si grandes étaient ses illusions, que ce solitaire rêvait d'enseigner sa science à cette âme puérile ; de la mignonne fée, il voulait faire son élève. Ainsi Merlin, presque étranger à l'humanité qu'il méprisait, insensible aux joies et aux douleurs des mortels, redevenait un homme, puisque son isolement lui pesait, puisqu'il avait besoin d'être aimé, puisqu'il plaçait mal son affection.

Donc Viviane et Merlin se promenaient dans la forêt de Brocéliande. La matinée était douce. L'arome du sol se mêlait à celui des sèves. Le feuillage frémissait. La fée glissait dans l'air comme une libellule. Tantôt elle se roulait dans un rayon de soleil et, confondue avec lui, montait, montait, comme si elle eût voulu atteindre le ciel bleu. Tantôt elle revenait auprès de Merlin, posait sa main frêle sur les doigts osseux de l'enchanteur et causait avec lui sérieusement. Parfois, il s'asseyait, et elle, par badinage, frappait avec

une fleur le vaste front lourd de pensées ou tirait la barbe blanche, jadis pleine de paroles formidables, maintenant pleine de sourires indulgents.

Ils arrivèrent à une clairière. Viviane, un peu



Elle, par badinage, frappait avec une fleur le vaste front lourd de pensées ou tirait la barbe blanche...

lasse, s'assit sur une touffe de pâquerettes, qui, sous elle, ne plièrent même pas. Comme elle se taisait, Merlin lui conta qu'à cet endroit, l'illustre preux Lancelot du Lac avait tué un dragon dont la gueule vomissait des flammes : et ce récit intéressa la fée. Il conta ensuite comment l'orme centenaire, au pied duquel ils étaient tous deux, était en réalité un sorcier malfaisant

transformé par lui en arbre : ce second récit eut le même succès. Un troisième en eut un plus grand encore.

— Voyez, Viviane, là-bas, cette épaisse futaie. Nulle part la végétation n'est plus drue, les troncs ne sont plus gros. On croirait que, depuis la création du monde, ce lieu n'a pas changé. Eh bien ! c'est la partie la moins ancienne de la forêt. Autrefois j'y construisis en une heure un château avec des tours géantes, un haut donjon, des fossés profonds, des portes sculptées, des salles lambrissées où des tapisseries représentaient l'histoire d'Alexandre. J'en fis présent à un chevalier de mes amis qui y célébra ses noces. Ce chevalier était brave. D'abord il fut loyal. Plus tard, il fut ingrat. En un instant j'anéantis le château. Quant au chevalier, je l'enfermai dans une prison de mon invention, sans chaînes et sans murailles. Il y est toujours.

La fée regarda l'enchanteur avec surprise.

— Vraiment, Monseigneur, est-il possible de faire une pareille prison ?

— Assurément.

— Et vous y avez mis ce chevalier uniquement au moyen de paroles magiques ?

— Sans doute.

— Mais, ces paroles magiques, sont-elles très difficiles à prononcer ? à retenir ? Faut-il avoir étudié longtemps pour les connaître ?

— Point du tout. Ecoutez, je vais vous les dire.

Et Merlin les dit une fois, deux fois et trois fois. Et Viviane, les sourcils froncés, avec une moue de sa bouche rose, grave comme une écolière qui apprend une leçon, écoutait, attentive. Tout à coup, sa figure de sérieuse devint gaie. Ses yeux brillèrent. A voix haute, elle répéta les mots mystérieux. Et Merlin disparut, après une plainte déchirante...

La fée demeura interdite d'avoir si complètement réussi. Elle chercha autour d'elle et ne vit plus son compagnon. Un moment, elle se demanda comment le dégager de sa captivité. Elle ne trouva rien, car elle n'y songea guère longtemps, toute réflexion lui étant désagréable. Alors, soulagée de ce souci, elle s'en retourna au pays des fées, légère comme un feu follet, gracieuse comme un lys, lumineuse comme l'étoile du matin, si amusée en somme de l'aventure qu'elle riait aux éclats en s'éloignant. Et son rire, cruel et jeune, musical et joyeux, sonnait dans le bois comme une flûte de cristal.

Depuis, personne sur la terre n'a plus rencontré Merlin. Il est, pour l'éternité, dans son invisible cachot, puisque le diable lui-même ne sait point la formule magique nécessaire à sa délivrance. Dieu seul pourrait le tirer de là. Mais Dieu l'abandonne, juste expiation d'un pouvoir

surnaturel, exemplaire châtiment infligé à l'orgueil, mémorable leçon de modestie pour la sagesse humaine qui triomphe de l'univers et que fait trébucher la petite main d'un enfant.



GRISÉLIDIS

Grisélidis avait été bergère ; son seigneur, touché de sa grâce et de sa beauté, l'avait épousée. Or quoique, devenue châtelaine, elle eût des pages pour la servir et des hommes d'armes pour l'escorter, quoiqu'elle fût revêtue de velours, de brocarts et de fourrures coûteuses, son cœur était demeuré ingénu. Femme d'un puissant baron, mère d'une fillette déjà belle et d'un garçon déjà robuste, elle était sans égoïsme et sans orgueil. Ses pensées n'allaient pas vers elle, mais vers les autres. A son lever, elle se disait : « Comment faire passer aux miens une journée heureuse ? » Et, le soir, avant de s'endormir, elle se demandait : « Ai-je aujourd'hui accompli tout mon devoir et mérité mon bonheur ? » Assurément nulle créature humaine n'était plus digne de respect et d'amour. Et, comme il arrive quelquefois que la vertu ait ici-bas sa récompense, tous avaient pour Grisélidis de la vénération. Lorsque dans la campagne elle se promenait sur sa paisible haquenée, tous les fronts s'inclinaient devant elle ; les bêtes elles-mêmes tournaient vers elle des regards

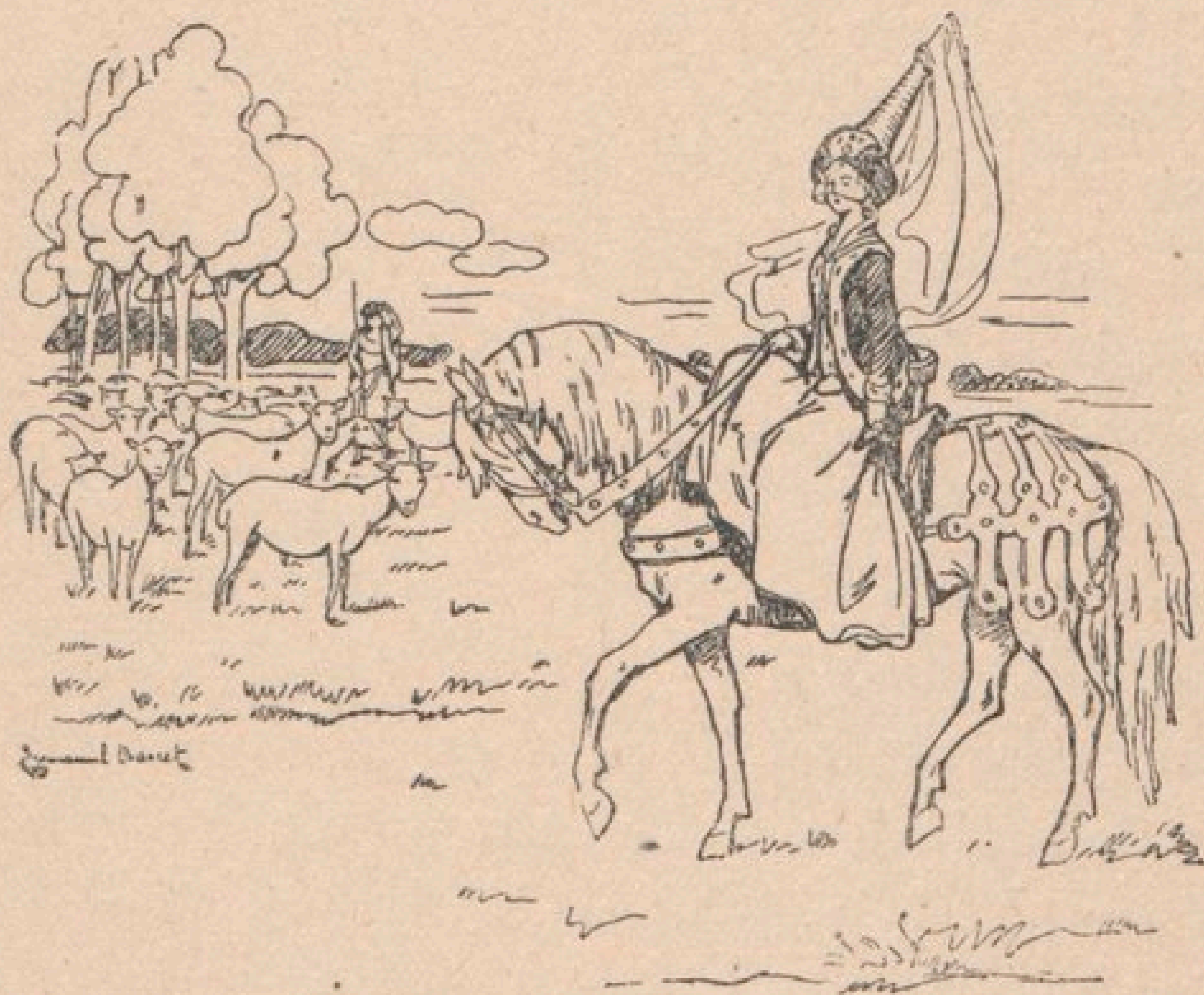
tendres ; et le vent semblait faire flotter comme une caresse autour d'elle ses longs voiles blancs. Lorsqu'elle s'asseyait sous le dais seigneurial à la table de famille, époux, enfants, écuyers et valets contemplaient son fin et délicat visage avec autant d'adoration que si c'eût été le visage d'un ange.

Un soir pourtant, comme elle allait prendre sa place accoutumée, elle s'aperçut que son siège avait été enlevé, et qu'au lieu de deux hauts fauteuils en chêne surmontés du dais, il y en avait seulement un. Elle s'arrêta interdite sur le seuil de la salle et regarda son époux. « Grisélidis, dit celui-ci, désormais vous ne vous asseoirez plus parmi nous. Vous aiderez les valets et vous mangerez avec eux à la cuisine. » La pauvre femme pâlit et, d'une voix tremblante, demanda : « Ai-je commis quelque faute, mon seigneur ? — Non, Grisélidis ; mais telle est ma volonté. — J'obéirai, mon seigneur. » Une semaine durant, elle servit à table, mangea dans la cuisine, et de sa bouche il ne tomba pas une plainte, et dans ses yeux clairs il n'y eut que de la douceur.

La semaine écoulée, comme elle remportait un plat vide, un appel de son époux l'arrêta. « Vous êtes, lui dit-il, pour une servante, trop élégante d'habits et de coiffure ; laissez ces bijoux ; couvrez-vous de grosse toile et demeurez tête nue. » — « Mon seigneur, j'obéirai » dit Grisélidis et, pendant une semaine, elle fit office de servante,

accoutrée comme la plus pauvre des campagnardes.

A la fin de la semaine, comme elle se retirait, son époux la fit rester encore et, devant les



Les bêtes elles-mêmes tournaient vers elle des regards tendres.

enfants, les écuyers, muets de stupeur et de désolation, il lui signifia qu'il s'était choisi une autre femme et que, conséquemment, elle eût à loger dans une petite mansarde, sous le toit du château. Cette fois Grisélidis faillit s'évanouir. Elle se raidit pourtant sous ce nouveau coup. Livide, mais silencieuse, elle alla humblement baiser la main de celui qu'elle aimait, puis, sans un mot, quitta la grande salle où, à la lueur des lampes, étincelait la vaisselle d'argent. Le lende-

main, une femme plus jeune qu'elle, splendidement costumée, fit dans la cour d'honneur une entrée solennelle et, parmi la valetaille respectueusement inclinée, Grisélidis s'inclina elle aussi devant sa rivale. Il y eut le soir un festin où des convives innombrables vidèrent des tonneaux de vin et dévorèrent des sangliers entiers ; des trouvères, au son des luths et des violes, chantèrent les exploits de Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie ; et, pendant que se déroulait la fête, pendant qu'éclataient les rires grossiers dans le fracas des plats heurtés et des pieds remués, Grisélidis, menue et de gris vêtue comme une souris, allait et venait sans qu'on entendît seulement le bruit de son pas ; sur un signe du maître, elle remplit le gobelet de la mariée. Quoique sa main tremblât, son pur visage demeura calme. Et pourtant les valets eux-mêmes avaient des larmes aux paupières.

Sept jours passèrent, et ce fut un nouvel ordre. Mais quel ordre, celui-là ! « Grisélidis, dit son époux, il me plaît que vous quittiez le château, seule, pour n'y plus revenir. Embrassez votre fils, votre fille, et dites-leur adieu. » Et il fit amener les deux enfants qui, éperdus, se jetèrent au cou de leur mère. Elle poussa un cri déchirant et les serra follement contre sa poitrine toute secouée de sanglots. L'instinct maternel allait-il l'emporter sur l'esprit d'obéissance ? Non. Elle écarta d'elle

ses deux petits. Mais elle tourna vers le maître une figure suppliante, si bouleversée que, parmi les assistants, il y eut un sourd murmure et que même les durs hommes d'armes pleurèrent. Le baron demeura impassible. Alors, une dernière fois, elle baisa les boucles blondes ; une dernière fois elle reput ses yeux de ces joues fraîches qu'elle avait tant caressées jadis, de ces bouches vermeilles dont le balbutiement avait été si cher à son cœur... puis, la tête basse, sans se retourner, elle partit.

Elle traversa la cour. Elle franchit le pont-levis. Elle arriva sur la route. Un grand arbre s'élevait sur un talus vert. A bout de forces, elle s'abattit sur l'herbe, remercia Dieu de la faire mourir et perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, elle se trouva couchée dans le lit conjugal et ses deux enfants mouillaient ses mains de leurs larmes. Son mari, l'enveloppant de ses bras, penché sur elle, guettait anxieusement son retour à la vie. La chambre était pleine d'écuyers et de gentilshommes également anxieux. Et quand elle ouvrit ses yeux bleus, ce fut comme une tempête de joyeuses acclamations. Alors on lui révéla que, conseillé sans doute par le diable, le baron avait voulu l'éprouver, qu'il avait voulu voir jusqu'à quel point irait la constance de cette parfaite épouse. Publiquement ce rude homme lui demanda par-

don des doutes outrageants qu'il avait conçus, des souffrances cruelles qu'il lui avait infligées Publiquement, genou en terre, il lui jura une affection éternelle dans ce monde et dans l'autre. Et toute l'assistance cria « Noël ! » comme à un miracle. N'était-ce point un miracle en effet que tant d'amour joint à tant de soumission en une seule femme ?



LE BON IVROGNE

Sur les bords fleuris du Lot, non loin des Causses stériles qui semblent monter jusqu'au ciel bleu, dans un riant village entouré de vignobles, vivait jadis un homme, appelé Perrin, que tous les paysans aimaient et blâmaient à la fois. Ils l'aimaient parce qu'il était inoffensif et toujours joyeux; mais ils le blâmaient parce que, de l'Océan aux Cévennes, c'était le plus grand ivrogne qu'on eût jamais connu.

On n'avait qu'à le regarder d'ailleurs pour être fixé : ses joues boursouflées, son nez violet, ses yeux rouges, ses mains tremblantes et sa démarche mal assurée indiquaient qu'il devait fréquenter le cabaret plus que l'église. Et en effet, depuis son lever jusqu'à son coucher, en toute saison, à toute heure, par tous les temps, il était attablé devant du vin.

Dans sa jeunesse, il avait été tailleur, mais il avait peu exercé son métier. Les malheureux qui, une fois, lui avaient commandé des habits, se gardaient d'y revenir. Tantôt en effet les manches d'un pourpoint étaient à l'envers; tantôt le pourpoint n'avait qu'une manche ou en avait trois. Les mantes noires des femmes, quand elles sortaient de ses

mains, semblaient destinées tantôt à des géantes, tantôt à des petites filles, et, dans les capuchons, tantôt on aurait mis plusieurs têtes, tantôt on n'aurait pas introduit le poing. Mais ne croyez pas que l'abandon de ses clients lui eût été douloureux.



D'abord il examinait son vin, en admirait la transparence et la teinte.

Il regarda gaîment partir le dernier et, comprenant que sa seule fonction ici-bas était de boire, il ne fit plus que boire avec sérénité.

Mais comme il buvait! D'abord il examinait son vin, en admirait la transparence et la teinte; puis il en respirait l'arome léger ou pénétrant. Quand il avait ainsi joui par la vue et l'odorat, il soulevait son gobelet. Lentement, il dégustait le liquide doré ou vermeil : jamais le gobelet n'en conservait une goutte. Alors, les paupières closes, avec béatitude, faisant claquer sa langue contre son palais, il savourait le plaisir passé et se préparait au plaisir futur. Il lui arrivait parfois de se pro-

mener, mais c'était au printemps, pour voir si les ceps avaient bonne apparence; en été, pour voir si les grappes étaient grosses et saines; en automne, pour assister aux vendanges; en hiver, pour se rendre compte des soins apportés à la précieuse liqueur.

Un perpétuel sourire éclairait sa face rubiconde. Il souriait aux gamins qui se moquaient de lui; il souriait aux pierres sur lesquelles il trébuchait; il souriait aux gens, aux choses, à tout. Pourtant il avait des soucis. Si en effet les maladies du bétail le laissaient indifférent; si la sécheresse qui grille les herbes et tarit les ruisseaux ne l'inquiétait guère; par contre, les pluies prolongées l'alarmaient; la grêle le faisait gémir; et quand, en mai, vers le soir, un ciel rougeâtre et un vent froid inspiraient des craintes aux vignerons, il courait éperdu dans les vignobles : on l'aperçut même, un jour qu'on redoutait une gelée nocturne, retirer ses propres vêtements pour garantir au moins quelques pieds. Il rentra presque nu, mais content de lui-même.

Son âme, ses pensées, ses rêves erraient sur les coteaux où verdoient les pampres, dans les cuves où fermente le vin nouveau, dans les tonneaux sonores où il repose et se bonifie, dans les vastes brocs où le buveur en se penchant voit comme dans un miroir son visage réjoui. Il disait de ceux qu'il aimait : « Ils me sont chers comme du

vin vieux », et de ceux qui lui déplaisaient : « Ils me peinent comme du vin aigri ». Il ne souhaitait pas « bonjour ! » mais « bon vin ! ». Et si, dans sa cervelle enfantine, il s'était représenté le paradis, il y aurait supposé du vin toujours pur, dans des brocs toujours pleins quoi qu'on y puise toujours.

Cependant il vieillissait. Ses voisins lui donnaient de sages conseils : il les approuvait, puis s'en allait boire ; son curé lui faisait de la morale : il l'écoutait avec déférence, puis s'en allait boire ; sa femme criait, l'injuriait, le menaçait et approchait de sa trogne un poing furieux : il se taisait avec mansuétude, puis s'en allait boire encore. Bien plus, comme il se réveillait parfois vers minuit et que le cabaret était fermé à cette heure, il posait chaque soir à terre près de son lit un grand broc plein de vin.

Or, une fois, profitant de son sommeil, sa femme, méchamment, remplit ce broc d'eau pure. Vers minuit Perrin, ouvrant un œil languissant, fit machinalement le geste habituel et allongea la main dans l'obscurité. Il attrapa l'anse, porta le broc à ses lèvres et avala quelques gorgées... Ce fut une clameur horrible !... De l'eau ! Pour la première fois de sa vie, il avait pris de l'eau !... Le saisissement fut tel que le pauvre Perrin en mourut.

On l'enterra dans un coin du cimetière, près du mur gris que chauffe le soleil. L'année suivante, une

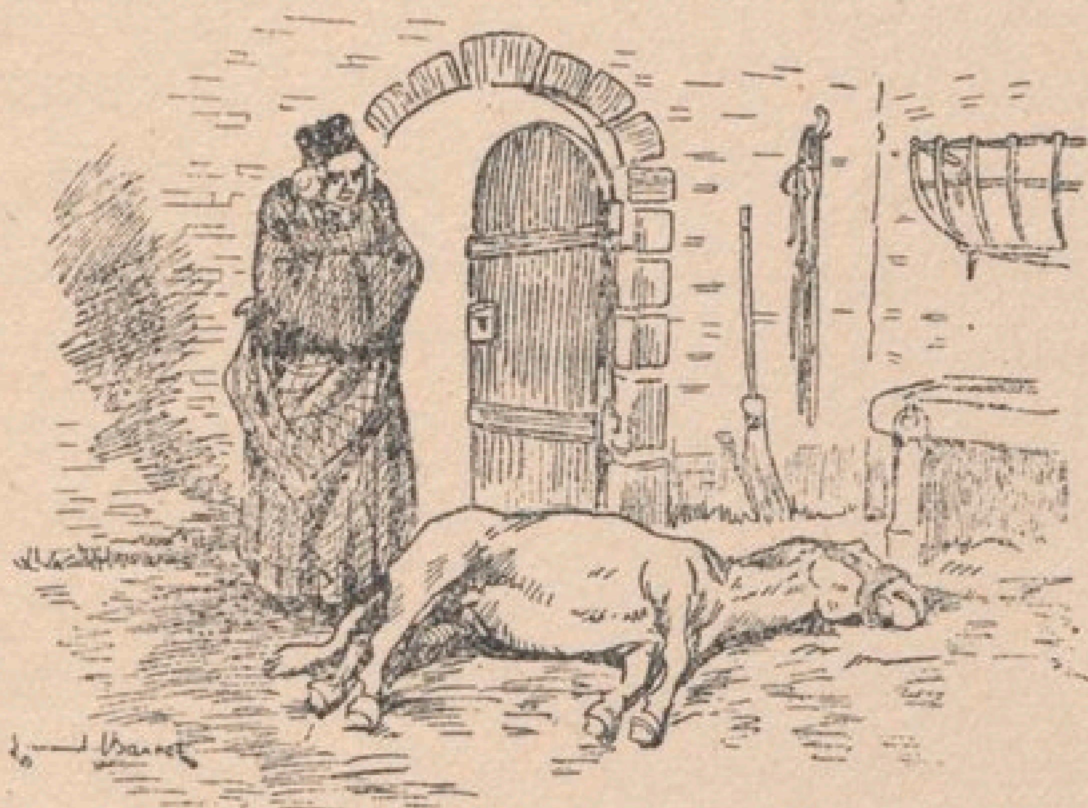
vigne poussa au-dessus de lui. Elle grandit, chaque semaine plus vigoureuse. Elle déploya ses bras souples et noueux que recouvrirent les feuilles vertes. Et, chose admirable, quelques mois après, parmi le feuillage, des grappes lourdes pendirent, les unes couleur de paille et les autres couleur de rubis. Et après la maturité, au lieu de se dessécher, elles laissèrent couler sur le sol des larmes de pourpre et des larmes d'or. Et ce raisin miraculeux embaumait plus que les roses. Les grives qui le becquetaient étaient ivres tout de suite et les villageois qui venaient en foule contempler le prodige s'en retournaient, grisés par l'odeur seule, chantants et chancelants.

Ainsi, tous les ans, verdissait, bourgeonnait et s'épanouissait le corps de Perrin le bon ivrogne. Et parfois, au pied de la vigne merveilleuse, quand septembre en avait mûri le fruit, on entendait comme un soupir lointain, on se sentait effleuré comme par une aile invisible, on entrevoyait comme une brume impalpable, translucide, et pourtant réelle : c'était son âme qui, de l'autre monde, revenait rôder avec tendresse autour des raisins gonflés de suc, unique délectation de sa vie terrestre, et dont la mort même n'avait pas effacé la mémoire.



LE TESTAMENT DE L'ANE

Un matin, en entrant dans l'étable, le curé de Wimille trouva son âne mort. Il cria « Martin ! »



Un matin, en entrant dans l'étable, le curé de Wimille trouva son âne mort.

d'une voix angoissée et les longues oreilles ne bougèrent pas. Il tâta la croupe : la peau était déjà froide. Il constata que les pattes étaient raides, que les yeux étaient vitreux, que, dans le râtelier, la botte de foin était intacte. Alors le curé essuya ses yeux humides et se mit à songer mélancoliquement. Son pauvre compagnon ! C'était une bonne bête, douce et affectueuse. Quand elle paissait, elle laissait les gamins grimper sur son dos

et se suspendre à sa queue. Quand son maître arrivait, elle le reconnaissait de loin et saluait sa venue de cris sonores, pleins de tendresse. Elle était sobre, obéissante, modeste et travailleuse; elle avait toutes les vertus. Ce n'était pas un âne, mais un camarade et le meilleur des serviteurs. En se remémorant tout cela, le pauvre homme soupirait, et des sanglots montaient à sa gorge.

Son émotion un peu calmée, il se demanda ce qu'il ferait de ce triste corps. « Il ne l'enverrait pas à l'équarrisseur. L'enterrerait-il en haut du coteau, dans le pré où Martin broutait l'herbe salée par la brise marine? Ce serait mieux, mais Martin méritait davantage... Après tout, pourquoi ce digne animal n'aurait-il pas un petit coin de terre sainte, un peu à l'écart sans doute, mais là où reposaient bien des gens qui ne le valaient pas? » Et c'est ainsi que le curé de Wimille fut amené par la suite de ses méditations et par l'effet d'une légitime douleur à commettre une action condamnable. C'est ainsi que, à la tombée de la nuit, il creusa furtivement une fosse dans le terrain consacré et y déposa, en les arrosant de ses larmes, les restes de son humble ami. Personne ne le vit, personne n'en sut rien, pensa-t-il.

Mais tout se voit, tout se sait, tout se répète. Comme quelques jours avaient passé sans incidents et qu'il commençait à se rasséréner, il surprit à plusieurs reprises parmi ses paroissiens

des rires étouffés ; sur la route, il remarqua qu'à sa vue, des villageois se poussaient du coude ; même quelques vieilles femmes très pieuses ne répondirent plus à son salut. Cela devenait grave. Qui donc l'avait espionné? Qui donc, l'ayant espionné, avait parlé? Chose plus grave encore : un courrier vint frapper à la porte du presbytère et lui annonça que l'évêque de Boulogne le mandait. Le malheureux sentit ses jambes flageoller et son front se mouiller de sueur. « Je suis perdu! se dit-il avec désespoir; ces brigands-là m'ont dénoncé. » Il eut tout de même assez de force pour répondre au courrier : « J'irai ». Bien plus, il eut le courage de lui offrir de la bière et de trinquer avec lui. Mais ses dents claquaient contre le gobelet.

Le lendemain il partit, sans avoir l'air de faire attention aux sourires malicieux des femmes embusquées derrière les portes entr'ouvertes; il n'eut pas l'air de voir quelques polissons qui lui tiraient la langue ; il n'eut pas l'air d'entendre les ricanements de quelques paysans qu'il rencontra. Cependant ses pensées étaient lugubres, et comme un troupeau d'oies le suivaient en criant, il crut distinguer dans leur cri le mot : *cachot*. C'est encore le mot *cachot* qu'il reconnut dans le croassement de quelques corneilles et, lorsqu'il fut en haut de la côte, le mugissement de la mer sembla lui dire aussi : *cachot*, *cachot*.

Il n'y a qu'une lieue de Wimille à Boulogne. D'ordinaire il faisait cette lieue en une heure; il mit cette fois plus de temps car il ne se pressait pas et il prit le plus long. Il arriva tout de même, hélas! Il franchit la porte des Dunes, sous les vieux remparts et, sous la voûte, le bruit de ses pas lui parut effrayant. Il passa près de la Cathédrale, encore inachevée, où des ouvriers blancs de poussière taillaient la pierre sur des échafaudages. Il entra dans l'évêché et, le cœur battant, fut introduit devant Monseigneur.

Généralement Monseigneur, petit homme replet aux joues rondes, avait la physionomie placide et débonnaire. Mais ce jour-là le curé de Wimille comprit immédiatement que les choses allaient mal. L'évêque avait une moue de mauvais augure, les sourcils froncés, la barrette posée de travers sur ses boucles blanches. De plus, près du vaste fauteuil où il était assis, se tenait debout le grand vicaire, personnage long et sec, noir comme sa soutane, le grand vicaire qui n'avait jamais ri, le grand vicaire qui avait en ce moment sa mine la plus rébarbative et son attitude la plus terrorisante. Notre curé eut si peur... qu'il en recouvra son sang-froid.

— J'en sais de belles sur votre compte, dit l'évêque avec sévérité. Il paraît, monsieur le curé, que vous avez mis votre âne en terre sainte. Un vil animal parmi des chrétiens! Quel scandale!

Et le vieillard leva vers le ciel des bras indignés, et le grand vicaire, silencieux, terrible, darda sur le coupable un regard foudroyant.

Le curé, son bonnet à la main, répondit, d'un ton qui peu à peu se raffermissait :

— Monseigneur, Martin était un âne exceptionnel. Non seulement il travaillait, mais encore il économisait. Comme il était très laborieux et qu'il a vécu dix ans chez moi, il est parvenu à épargner cinquante écus. Or, la veille de sa mort, il m'a révélé sa cachette et m'a déclaré que, pour la rémission de ses péchés, il vous léguait tout son pécule, Monseigneur, afin de contribuer pour sa part à la construction de votre cathédrale. Je l'ai vue tout à l'heure, votre cathédrale, et elle n'avance pas vite. Refuserez-vous le legs de Martin ?

Là-dessus, le curé de Wimille, à la fois piteux et un peu narquois, comme un enfant qui redoute une correction mais qui espère en l'indulgence paternelle, fouilla dans sa poche et tendit à son juge la belle monnaie d'or. Alors l'évêque regarda le vicaire et le vicaire regarda l'évêque. Sur les traits renfrognés du vicaire il y eut quelque chose qui ressemblait à un sourire. L'évêque, lui, rit franchement, puis conclut avec bonne humeur :

— Curé, ton âne avait de louables sentiments ; j'accepte son héritage pour ma pauvre cathédrale qui en a bien besoin. C'est du reste la première

libéralité qui me vient de ton village. Aussi, fais-moi le plaisir de transporter ailleurs ce généreux baudet : son voisinage serait trop humiliant pour tes paroissiens. Sur ce, retire-toi et va en paix.

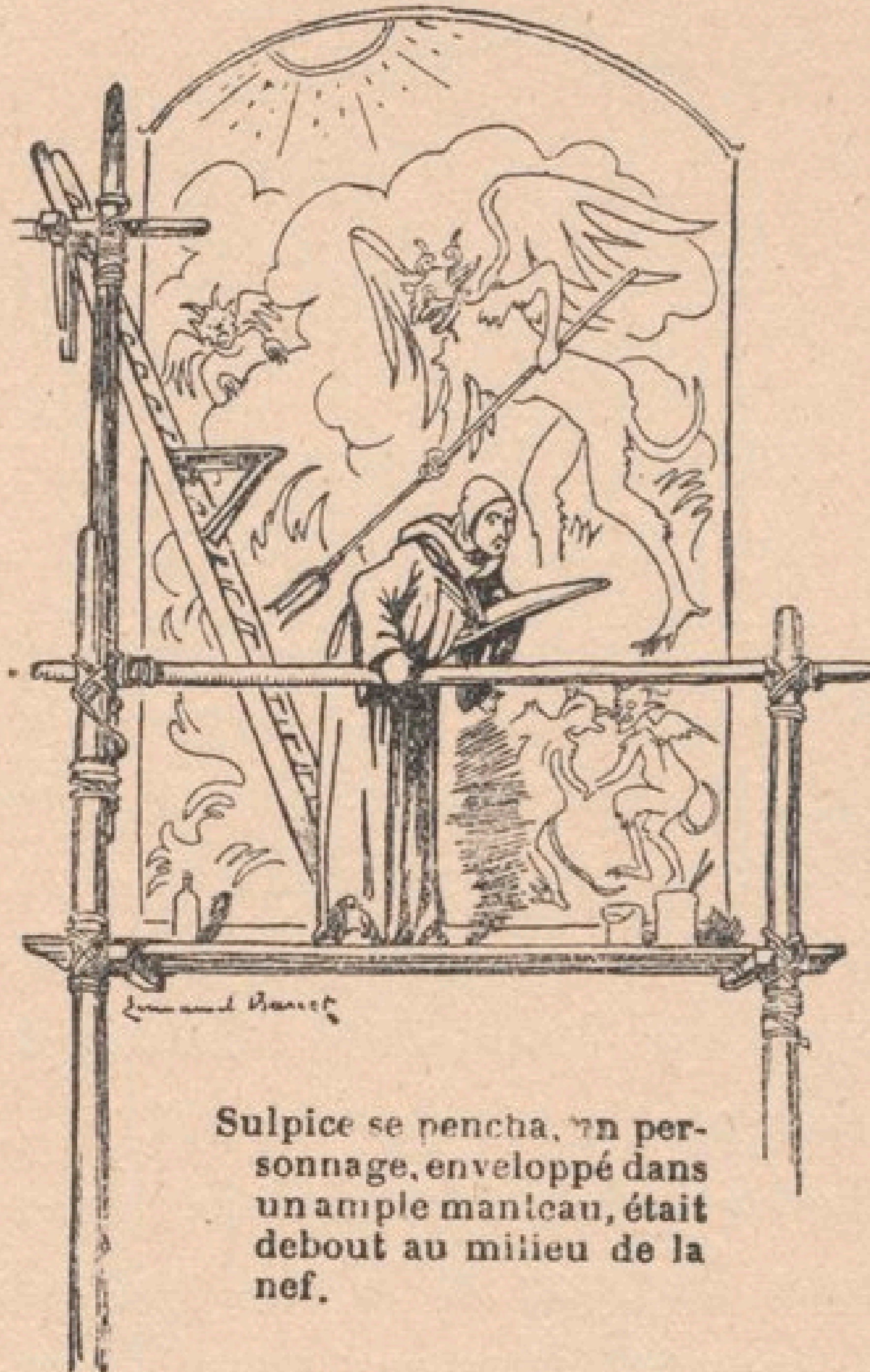


COQUETTERIE

Comme le moine Sulpice était habile à peindre, l'abbé de son couvent le chargea de décorer les murs de la nouvelle chapelle. Sulpice prépara des pinceaux de diverses tailles. Il broya ses couleurs avec soin. Puis il se mit à l'ouvrage. Sur un des murs il représenta le paradis, sur l'autre l'enfer. Pour le premier, il employa le rose, le bleu, le lilas et l'or; les anges qui jouaient de la harpe et du luth furent beaux comme des petits enfants; le Père Éternel, au milieu de ses nuages, eut une barbe blanche comme les lys; et la Vierge, qui tenait dans ses bras le petit Jésus, eut une chevelure légère, des lèvres vermeilles, des yeux d'azur et de longs doigts fuselés. Quand il eut fini, Sulpice ne fut pas mécontent de lui-même.

Il passa ensuite à l'enfer. Alors il choisit des teintes farouches : du brun couleur de terre, du noir couleur de nuit, du rouge couleur de feu. Il fit des diablotins verts comme l'eau des marais, des damnés grimaçants et blafards. Mais c'est Satan surtout qu'il voulut rendre affreux : il lui donna des yeux minuscules, un nez crochu,

une large bouche où pointaient des crocs d'un jaune sale. Grimpé sur son échafaudage, il lui ajoutait une paire de cornes grises, noueuses, tout à fait répugnantes, quand, soudain, d'en bas, il s'entendit interpeller par une voix furibonde.



Sulpice se pencha, un personnage, enveloppé dans un ample manteau, était debout au milieu de la nef.

— Holà! le peintre!

Sulpice se pencha. Un personnage, enveloppé dans un ample manteau, était debout au milieu de la nef. Sa tête apparaissait, décharnée, cornue, rugueuse et verdâtre ; sous les broussailles de ses sourcils luisaient ses prunelles, pareilles à deux points lumineux; sous son nez, pareil à un bec de vautour, s'ouvrait une bouche, pareille à un entonnoir, où vibrait une langue épaisse et fourchue; des poils roux, clair-



semés, complétaient l'ensemble, si épouvantablement hideux que le pauvre moine faillit choir de peur sur le pavé. C'était Satan, lui-même.

— Voilà un vilain portrait, continua la voix, grinçante comme une corde à puits en activité, et si violente que des vitraux se brisèrent. Je sais bien que je ne suis pas joli ; mais toi tu m'as fait horrible. Mes traits ne sont pas parfaitement réguliers ; mais ma physionomie n'est pas banale. J'ai de l'expression. J'ai mon charme, moi aussi. Rectifie, mon garçon ; rectifie tout de suite. Veux-tu que je pose ?

Sulpice, rassuré à présent, compara d'un coup d'œil l'image et l'original.

— Vous ne vous êtes donc jamais vu ? dit-il avec commisération. Allez vous mirer au prochain ruisseau : vous constaterez que je vous ai encore flatté.

— Rectifie, te dis-je.

— Si je rectifie, ce sera pour vous enlaidir. Moi je suis sincère et mon pinceau ne ment jamais.

— Eh bien ! tu me le payeras.

Le diable disparut, en laissant derrière lui une odeur de soufre qui longtemps gratta la gorge de son interlocuteur.

Le même soir, tout le couvent vint admirer les deux tableaux. Sulpice fut complimenté sans mesure. Bien que sa robe fût encore constellée de

taches de peinture, l'abbé lui-même le serra sur son cœur. Le lendemain, à la messe, les regards allèrent plus souvent aux murailles qu'à l'autel. Ce fut un triomphe que l'inauguration de la chapelle. Et l'heureux moine, rougissant, enivré, savoura son bonheur. Pendant l'office, il n'eut d'yeux que pour son œuvre; il ne chanta pas, il ne pria pas. Et il se disait : « Je crois que j'ai vraiment du talent ».

Mais, hélas! après la joie vinrent les ennuis. Désormais en effet sa vie, peu à peu, fut empoisonnée. Du lever au coucher et du coucher au lever, une puissance invisible et malfaisante le persécuta. Au moment de s'habiller, il ne retrouvait plus une sandale; à table, il découvrait des cloportes dans son pain; il ne pouvait s'asseoir sans s'asseoir sur un clou dont la pointe était dressée; il ne pouvait bêcher sans que le manche de sa bêche ne se rompît dans ses mains ou que le fer ne s'ébréchât sur un caillou; en promenade, il était sûr de trébucher dans un trou s'il regardait devant lui, d'être égratigné par des épines s'il regardait à ses pieds, de recevoir une ordure d'oiseau s'il regardait en l'air. Et après chaque désagrément, il entendait murmurer à son oreille : « Rectifie, moine, rectifie. » — « Non ! » répondait-il avec rage. Et après être tombé dans le péché d'orgueil, il tombait dans le péché de colère.

Cependant Satan ne s'en tint pas là. La nuit,

il lui retira sa couverture quand il faisait froid. Il lui donna des coups de poing dans le dos. Il lui vola son livre de prières et le remplaça par des braises rouges auxquelles le malheureux se brûla les doigts. Il lui lâcha des bandes de rats dans sa cellule et sa victime dut, jusqu'au matin, debout sur sa couchette, se défendre contre les rongeurs. Il lui déchira sa robe, à l'entrée du réfectoire, si bien que Sulpice apparut en haillons sur le seuil, au grand scandale de ses frères. Et toujours les mêmes mots revenaient, furieusement chuchotés : « Rectifie ! rectifie ! »

Il y eut pis encore. Le moine écoutait-il un rossignol ? Le chant divin se transformait en sifflements odieux. Cueillait-il une rose ? Elle sentait mauvais. Caressait-il un chat ou un chien ? Le chat le griffait, le chien le mordait. Donnait-il à manger aux poules ? Les poules se précipitaient sur lui en battant des ailes, le bec menaçant, et il fuyait devant la basse-cour en révolte. La nature entière lui devenait hostile. Et toujours, toujours, c'était, comme un insupportable refrain : « Rectifie, rectifie ».

L'infortuné maigrissait. Il perdait l'appétit et le sommeil. Il perdait même sa vigueur morale. Aussi, chaque jour, il répondait « non » avec moins d'énergie. Il en arriva, par lassitude, à se demander s'il n'achèterait pas son repos par un peu de complaisance. Et, un matin, après une

nuit tumultueuse, il partit avec sa palette, ses pinceaux, une échelle, et il rectifia ! Il retoucha, polit et adoucit le visage infernal. Il embellit le démon... Puis, honteux, saisi de remords, il alla confier sa défaillance à l'abbé. L'abbé ne le loua point. Mais que faire ? Tout de même les choses en restèrent là.

Depuis le bon moine recouvra la tranquillité, car les persécutions cessèrent. Mais, quoiqu'il ait plus tard, à force de pénitences et d'austérités, fait oublier sa faute; quoique sa vie ait été sans tache et sa mort exemplaire, l'Eglise ne lui pardonna pas d'avoir cédé à la faiblesse humaine. C'est pourquoi Sulpice ne figure ni parmi les saints, ni parmi les bienheureux, ni parmi les vénérables. Cependant la destinée lui accorda une satisfaction posthume : c'est lui le patron, véritable quoique inavoué, des peintres qui font le portrait des dames.



APRÈS LA VICTOIRE

Alexandre, roi de Macédoine, avait conquis toute l'Asie occidentale. Devant les piques de sa phalange, l'immense armée des Perses s'était débandée. Il n'avait eu qu'à paraître devant les villes les plus fortes et les citadelles les plus inaccessibles pour qu'elles capitulassent. Devant ce jeune homme de trente-deux ans, les vieux capitaines et les satrapes orgueilleux avaient incliné leur front jusque dans la poussière. Il allait, beau comme un dieu, toujours vainqueur, parmi les peuples prosternés, suivi de cavaliers étincelants et d'innombrables fantassins : on aurait dit un large fleuve d'acier qui coulait vers l'Orient.

Pour ce conquérant, les montagnes n'avaient pas de neige, les déserts n'étaient point arides, les forêts entr'ouvraient leurs sombres futaies, les torrents apaisaient leur cours, le soleil n'était point ardent, les nuits n'étaient pas glaciales. La nature comme les hommes acceptait son joug. Le roc sur lequel il s'asseyait s'amollissait pour lui. Quand il dormait, les oiseaux nocturnes se

taisaient. Et si, pour se distraire, il chassait, le cerf, percé par son javelot, avant de mourir lui léchait la main.

Or, un jour, il parvint aux frontières de la terre antique des brahmanes, sur le bord de l'Indus. Il fit planter sa tente sur la berge. Puis il s'assit sur le sable tiède ; et seul, silencieux, pendant que ses généraux demeuraient debout et muets, à quelque distance, respectant sa méditation, il écouta la voix de l'onde qui effleurait ses pieds. Cette voix n'était pas celle des eaux ordinaires : elle était tour à tour aiguë et grave, mélodieuse et sinistre. Cette onde ne ressemblait pas aux ondes ordinaires : tantôt, resplendissante, elle semblait rouler des pierres précieuses ; tantôt, noire, elle semblait rouler des ténèbres ; tantôt, rouge, elle semblait rouler du sang. Sur l'autre rive, une forêt, de dimensions surnaturelles, fermait l'horizon de sa masse énorme. Au-dessus de cette forêt, des nuages couleur de plomb, bordés de pourpre, étaient parfois rayés d'éclairs, quoique tout le reste du ciel fût bleu. Une terreur vague émanait de tout ce paysage.

Alexandre se dit : « J'irais volontiers là-bas ». Et à peine se fut-il formulé ce désir à lui-même, qu'une barque, venue on ne sait d'où, atterrit devant lui. Il y monta. La barque, menée par une force invisible, le conduisit de l'autre côté,

pendant que, derrière lui, généraux et soldats en foule le suivaient d'un regard anxieux.

La peur était inconnue au roi. La tête haute sous son casque emplumé, sans même tirer



La barque, menée par une force invisible, le conduisit de l'autre côté.

l'épée de son fourreau d'or, il pénétra d'un pas ferme dans la forêt.

Elle était uniquement composée de chênes colossaux, tellement gros que dix hommes, les bras étendus, n'auraient pu en entourer un, tellement feuillus que, sous leurs branches, on se serait cru à un crépuscule d'hiver. Et néanmoins ces géants, placés là vraisemblablement depuis l'origine du monde, s'écartaient devant lui et lui ouvraient un chemin. Il marchait sur un sol nu, sans une herbe, sans une fleur, sans une feuille sèche, dur et luisant comme un métal, mais qui

sous son talon ne résonnait pas. A l'obscurité du début succédait graduellement une lumière cuivrée, douce à l'œil, diffuse dans l'air lourd, et dont il ne pouvait discerner la source. En même temps un murmure, d'abord imperceptible, puis plus fort, mais indistinct, se répandit pour ainsi dire dans l'espace. Etait-ce le bruissement du feuillage ? Non, car, comme il avançait toujours, il put reconnaître, par instants, quelques mots grecs. Un mystère formidable l'environnait. Et ce mystère, qui aurait épouvanté les plus vaillants, ébranla enfin quelque peu ce cœur de fer. Alexandre s'arrêta. Il se retourna : les arbres avaient repris leur place primitive et formaient derrière lui une barrière infranchissable. Il devait continuer la route commencée. Il continua, sans hésiter, vite remis de son trouble.

Soudain il arriva devant un chêne plus monstrueux encore que les autres, dont la cime dominait toutes les cimes, et dont le tronc rugueux était pareil à un mur. Une clarté transparaissait à travers son écorce. Celui-là ne bougea point. Une voix profonde en sortit.

— Salut, roi. Ne va pas plus loin. Nous sommes les chênes au pied desquels naquirent les dieux. Les dieux nous ont accordé l'éternité et, avec l'éternité, le don de la parole et le don de prophétie. De tous, je suis le plus ancien. Veux-tu savoir l'avenir ? Parle, je répondrai.

— Serai-je illustre ?

— Tu seras glorieux entre les plus glorieux. Tant qu'il y aura des hommes sous le ciel, ils connaîtront ton nom.

— Serai-je puissant ?

— Les nations dociles t'obéiront. Sur un geste de toi, les plus grands monarques embrasseront tes genoux. Ta colère fera trembler plus que la foudre.

— Serai-je riche ?

— Tes trésors seront inépuisables comme l'eau de la mer.

— Serai-je aimé ?

— Les vaincus te béniront. Les femmes de tes ennemis jetteront des roses sous les roues de ton char quand tu entreras dans leurs capitales.

— J'aurai donc l'amour, la richesse, la puissance et la gloire. Que me manquera-t-il donc pour être heureux ?

— La vie.

— Mon dernier jour serait-il proche ?

— Avant que cette année soit achevée, il luira...

Quand il revint au camp, Alexandre était un peu pâle. Le lendemain, il ramenait son armée vers Babylone où l'attendaient les acclamations de l'univers dompté, les chants des poètes, des fêtes merveilleuses et la mort.

LE BON LARRON

Les volets étaient clos ; dans l'arrière-boutique il faisait bon grâce aux bûches qui flambaient ; sur la table fumait un gigot cuit à point ; devant le gigot, Périnet et sa femme se sentaient pleins d'appétit. Soudain un coup vigoureux ébranla presque la porte de la rue et une voix enrouée cria :

— C'est moi, Simon, ton ami Simon. Ouvre, mon camarade.

— Encore ! s'écrièrent les époux.

Ils se regardèrent, consternés. Puis l'une gémit et l'autre tendit le poing vers la boutique. Mais comme, au premier coup en succédaient d'autres, aussi violents et de plus en plus rapprochés ; comme ces coups dégénéraient en un roulement ininterrompu, Périnet se décida, se leva, et s'en fut ouvrir, tout en grommelant des injures, des jurons et des malédictions.

Le visiteur, accueilli de si bonne grâce, n'avait point la mine recommandable. Il était déguenillé, malpropre et malodorant. Sa barbe et ses cheveux formaient de ténébreuses broussailles ; ses mains

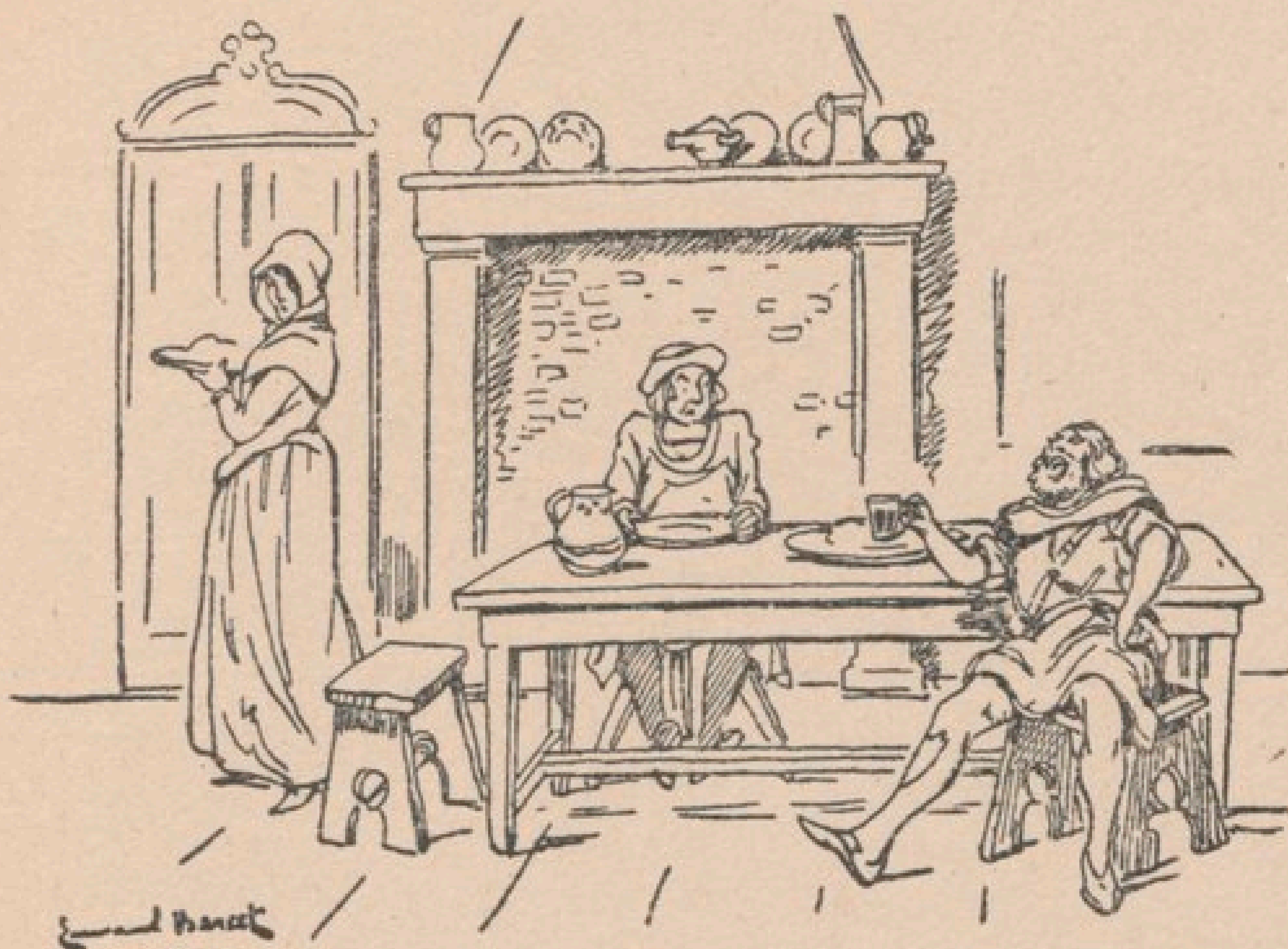
velues étaient rudes comme un tronc d'arbre; ses yeux chassieux pétillaient. A sa ceinture se balançait un coutelas dans un fourreau de cuir. Assurément, si on l'avait rencontré au coin d'un bois, on aurait immédiatement souhaité d'être ailleurs.

Il entra, se plaignit bruyamment d'avoir attendu. Puis il pardonna et, en signe de pardon, il embrassa Périnet, il embrassa Madame, bien que l'embrassade fût reçue avec un visible dégoût par l'un et par l'autre. Il prit un escabeau, s'assit à table et invita les époux à s'asseoir. Alors, par jubilation, il se tapa sur la cuisse droite; par affection, il tapa sur la cuisse gauche de Périnet; et il déclara :

— J'ai très faim. Voici un beau gigot. Mes chers enfants, mangeons. Et toi, camarade, monte-nous ton meilleur vin : il faut fêter notre réunion.

On le servit largement. Il reprit du gigot; il en reprit tellement qu'il laissa seulement l'os à ses convives. Il fit aussi honneur au vin et s'enivra abominablement. Son ivresse fut d'abord tendre : il serra sur son cœur ses deux amis et annonça qu'il ne les quitterait plus. Comme ils ne répondaient pas assez chaudement à ses transports, ce fut une ivresse mauvaise : il dégaîna et fit avec son coutelas d'effrayants moulinets. Il se calma, à force de bonnes paroles, et ce fut une

ivresse poétique : il hurla, d'une voix hideusement fausse, une chanson dont il estropiait tous les vers. Et cela se termina par l'ivresse sentimentale : il pleura sur les tristesses de sa vie



Il fit aussi honneur au bon vin et s'enivra abominablement.

errante, sur les dangers des grands chemins, sur la mélancolie du célibat ; ses larmes coulaient sur ses joues congestionnées et se perdaient dans les broussailles de sa barbe. Il était minuit quand il se laissa mener au lit : ce fut naturellement le lit de ses hôtes, où il s'étala avec ses souliers boueux, où il s'endormit aussitôt, où il ronfla à faire trembler la maison.

Il dormit d'un somme jusqu'au matin. Il se réveilla dispos. Il choisit dans le coffre les meilleurs habits qu'il prit en échange de ses guenilles.

Il demanda à emprunter un peu d'argent et empocha la bourse du ménage. Et comme tout a une fin, même les choses déplaisantes, il s'en alla, le pas léger, le visage hilare, après des accolades dont on se serait passé volontiers et d'amicaux « à bientôt ! » qui ne provoquèrent nulle joie. Il aurait même pu se dispenser de dire en partant « Ne vous ennuyez pas après moi » : cette recommandation était superflue.

Quand ils furent seuls, Périnet et sa femme parcoururent leur logis bouleversé : meubles éclopés, coffres mis au pillage, linge déchiré, vaisselle bossuée... quel spectacle ! Ils s'assirent sur deux sièges épargnés par la tempête. Et ils eurent des regards douloureux.

— Cela ne peut plus durer, affirma la femme.

— Il faut que cela cesse, confirma le mari.

— Nous ne pouvons ainsi héberger des brigands.

— D'autant plus qu'ils nous grugent, mangent nos dîners, s'habillent avec mes vêtements, font les seigneurs avec mes écus. Ce sont des emprunts, sans doute ; mais le remboursement n'arrive jamais.

— Ce n'est pas, mon mari, parce que jadis vous fûtes de leur bande, que vous devez vous résigner à cela.

— Assurément, ma femme. Moi aussi j'ai été bandit. Mais je me suis rangé. Je suis à présent un honnête bourgeois. Je suis marié et con-

sidéré dans mon quartier. Qu'ils me laissent donc tranquille !

— Vraiment, mon mari, vous ne pouvez plus fréquenter cette engeance.

— Hélas ! ma femme, c'est eux qui m'imposent leur fréquentation. Tantôt c'est Mathieu, tantôt c'est Jean, tantôt c'est Simon qui me viennent voir. Que la male mort les emporte tous ! En les chassant, nous nous exposerions, vous et moi, à être brutalisés, incendiés, égorgés ; en les accueillant, nous empoisonnons notre existence. Il faut que cela cesse.

— Cela ne peut plus durer...

Il réfléchit tout le jour ; il réfléchit toute la nuit ; il réfléchit encore le lendemain. Sa femme, inquiète, essayait de savoir : il ne répondait pas aux questions. Il mangeait à peine. Il demeurait immobile, les sourcils froncés, muet, sourd, impénétrable... Et il découvrit enfin le moyen de sortir d'embarras.

Il s'en fut trouver l'évêque qui, en ce temps-là, était seigneur de la ville. Et il lui tint à peu près ce discours :

— Monseigneur, je suis robuste et agile ; je sais me servir du couteau, de l'arc et de la lance. Je suis courageux, car, après avoir détroussé des voyageurs, j'ai eu à combattre parfois pour conserver mon butin. Je suis estimable, puisque j'ai abandonné mon premier métier pour vivre honnê-

tement. Et je suis estimable également parce que j'aurais pu et que je n'ai pas voulu, pour recouvrer ma tranquillité, redevenir voleur, tire-laine, coupeur de bourses ou rôdeur de bois. Mais je suis persécuté par mes anciens compagnons. Cette vie vertueuse que j'ai choisie, ils me la gâtent ; je ne le leur reproche pas, car ils croient que leurs visites me sont agréables : tout de même, ils me la gâtent. Et bien ! confiez-moi des armes, et adjoignez-moi quelques gaillards déterminés. Je protégerai les foyers, arrêterai les larrons, empoignerai les vagabonds, attraperai les chiens perdus. J'assurerai la sécurité publique. Et si, au cours de mes rondes, je rencontre mes amis d'autrefois, je vous promets de les convertir ou de les pendre. Convertis, ils grossiront ma troupe ; pendus, ils me donneront enfin la paix.

Après y avoir un peu songé, l'évêque accepta. Et c'est ainsi que naquit la gendarmerie.



LES QUATRE FILS AIMOND

Les quatre fils du preux Aimond avaient gravement offensé l'empereur Charlemagne. Après bien des combats, des poursuites, des embuscades, des défis, des chevauchées, il les assiégea dans Montauban. Mais plusieurs assauts furent repoussés. En vain les chevaliers français se ruaient sur le rempart ; en vain ils ne lâchaient pas pied, quoique la sueur et le sang dégouttassent par les fentes de leurs armures ; en vain d'autres, plus nombreux, venaient remplacer les blessés et les morts : le siège n'avançait guère et la place ne capitulait pas. Partout, à toute heure du jour et de la nuit, les quatre fils Aimond faisaient face au danger et relevaient les courages. Renaud, d'une seule main, empoignait une longue échelle chargée d'assaillants et, d'une poussée, la renversait sur le sol. Guichard, de son épée, fendait en deux un ennemi casqué et cuirassé d'acier. Alard en saisissait un, et, le brandissant comme une massue, en assommait ceux qui grimpaient aux murailles. Richard enfin, l'aîné, le plus grand, le plus fort, n'avait qu'à paraître pour faire reculer à son seul aspect, blêmes de terreur, les plus résolus.

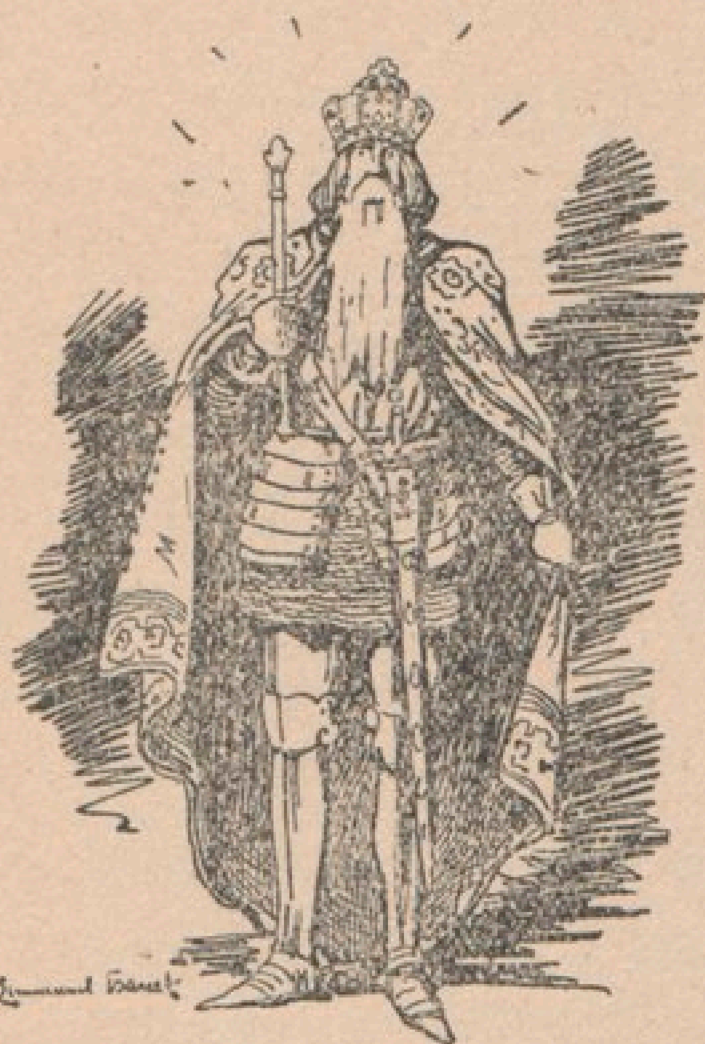
La place ne capitulait donc pas. Pourtant les quatre frères étaient soucieux. C'est que les vivres diminuaient. Que deviendrait-on le jour où il n'y en aurait plus? Sans pain, le plus vaillant n'a plus de vigueur au bras ; les plaintes des femmes et des enfants affamés troublent les plus intrépides. La famine réussirait-elle là où échouait l'empereur?... Voilà ce qu'ils se disaient avec mélancolie un soir, après une dure journée, dans la grande salle où ils tenaient conseil. La lune éclairait par la fenêtre ouverte leurs visages pensifs. Et la tristesse les envahit si bien que la discussion, peu à peu alanguie, aboutit à un silence douloureux, lourd au cœur comme aux épaules un vêtement de deuil.

La porte grinça ; l'enchanteur Maugis, leur partisan fidèle, entra précipitamment. Chose étrange ! Lui qui, la veille encore, semblait rongé de chagrin, car il prévoyait la détresse prochaine, avait à cette heure l'air joyeux. Ses lèvres riaient dans sa barbe blanche ; ses yeux riaient sous ses sourcils touffus ; ses joues, pâles d'ordinaire, étaient colorées ; et on aurait dit que l'allégresse redressait son corps grêle et courbé.

— Mes amis, mes chers amis, s'écria-t-il ; nous sommes sauvés. J'ai trouvé enfin ce que je cherche avec tant de fièvre depuis une semaine : la formule magique qui me permettrait de transporter un être humain où et quand je voudrais. Regar-

dez : je vous amène un captif d'importance. Et ce captif-là vous apporte la victoire.

A ces mots, l'enchanteur traça dans l'air, avec son index tendu, des lignes compliquées. Puis il prononça quelques syllabes d'une langue inconnue, solennellement, avec toute l'ampleur de sa voix et toute la netteté de son articulation. Alors un vent glacé passa en hurlant dans la salle. Un nuage voila la lune. Une rumeur mystérieuse sembla sourdre à la fois de tous les côtés et remplir l'espace. Des éclairs déchirèrent les ténèbres.



Au clair de la lune, le métal et les pierreries dont il était couvert brillaient moins encore que la neige de sa barbe et de sa chevelure.

Et quand la lumière revint, les cinq hommes, debout, effarés, aperçurent devant eux un vieillard de taille colossale, vêtu de fer et couronné d'or. Au clair de la lune, le métal et les pierreries dont il était couvert brillaient moins encore que la neige de sa barbe et de sa chevelure ; et plus que cette neige brillaient ses yeux, ses yeux profonds comme le ciel lui-même, profonds à donner le vertige. C'était l'empereur Charlemagne, formidable par

son corps gigantesque et plus encore par la majesté presque surnaturelle qui émanait de lui.

Il ne dit pas un mot. Les bras croisés sur sa poitrine, il les fixa de ses yeux étincelants. Les trois cadets et Maugis, domptés, baissèrent le front. Richard seul surmonta son trouble : il garda la tête haute, et, quoique son émotion fût vive, il dit, d'un ton assez ferme :

— Charlemagne, vous êtes entre nos mains. Avouez-vous vaincu et vous n'aurez pas de vassaux plus soumis.

L'empereur ne répondit pas. Mais, terrible comme une statue qui descendrait du portail d'une cathédrale, lentement, il fit un pas, puis un autre, vers Richard. Celui-ci tint bon au premier, céda au second. Sous l'œil dominateur, il sentait se dissoudre sa volonté et défaillir ses nerfs. Il réagit pourtant, désespérément ; il frôla de la main le pommeau de son épée. Mais le colosse se rapprocha, impassible, muet, resplendissant dans la clarté lunaire ; et la flamme surhumaine de son regard affola le malheureux... Sanglotant, chancelant comme un homme ivre, accablé sous l'opprobre d'une défaite sans combat, Richard s'enfuit, suivi de ses frères, écrasé comme eux non par les armées, mais par l'ascendant d'un héros...

Une heure après, les portes de Montauban s'ouvrirent aux Français. Or, comme ils entraient, ils virent, dans la nuit transparente, passer, sans

que personne osât s'opposer au passage, un cheval énorme monté par quatre cavaliers. La bête courait d'un galop régulier, franchissant les barrières, sautant les fossés, bondissant, comme si elle avait eu des ailes, par-dessus les hommes ou les chars. Elle disparut mais longtemps après on entendit encore le bruit des sabots.

C'était le cheval Bayard qui ramenait les quatre fils Aimond dans le pays des Ardennes où ils étaient nés, dans les bois de chênes aux âpres parfums où avait joué leur enfance, sur les bords de la Meuse limpide qui avait reflété le château du vieil Aimond, parmi les roches sombres où ils avaient jadis rêvé de batailles, de triomphes et de gloire éternelle.



CONTES ET CONTEUR

Le baron de Pont-Pitendal avait chassé tout le jour. Or on était en novembre. Il avait tué un cerf après une longue poursuite dans les terres détrempées par une semaine de pluie continuelle. Sous l'averse dont ruisselaient ses habits de cuir, sous un ciel bas où roulaient des nuées noires, son plaisir avait été mélancolique. Ses chiens lui avaient paru sans vigueur. Le cerf s'était défendu mollement. Son écuyer était resté taciturne. Son cheval, fatigué, trébuchait sur le sol glissant et, de toute la pauvre bête, la sueur s'exhalait en buée. Journée morose ! Et fin de jour plus morose encore ! L'averse se changeait en un brouillard humide et pénétrant; quand on respirait, on croyait respirer de l'eau. Et, quoiqu'il ne fût point tard, il faisait aussi sombre qu'en pleine nuit.

Soudain, les deux cavaliers arrivèrent à une chaumière d'où filtraient des lignes de lumière rougeâtre. Ils mirent pied à terre, attachèrent leurs montures, ouvrirent la porte et entrèrent. Ils aperçurent quelques paysans assis sur des escabeaux, devant un énorme fagot qui brûlait et

qui, seul, éclairait la salle. Il y avait des femmes qui tenaient leurs quenouilles à la main. Quant aux hommes, ils ne faisaient apparemment rien. Tous se levèrent par respect.

— Il fait bon, chez vous, mes enfants, dit le sire de Pont-Pitendal. Reprenez vos places et laissez-nous approcher de votre feu.

Immédiatement on apporta, aux deux côtés de l'âtre, les deux plus commodes escabeaux. Les chasseurs s'assirent. Ils réchauffèrent leurs pieds glacés dans leurs grosses bottes. Le bois pétillait. La flamme dansait. A sa clarté on voyait les visages craintifs des rustres, et, par moments, quelques ustensiles de fer, accrochés aux murailles, luisaient dans l'ombre. Le silence était profond.

— Vous n'êtes pas bavards, ici, dit enfin le baron. Que faisiez-vous avant notre venue ?

— Monseigneur, dit un vieillard, nous écoutions des histoires. C'était Jean-Paul qui les racontait et elles étaient belles.

— Eh bien ! Jean-Paul, conte-nous-en une. J'aime les histoires.

Alors Jean-Paul, un peu intimidé, se leva. C'était un jeune homme, aux mains durcies par le travail, grossièrement vêtu comme les autres, mais dont la physionomie était plus mobile et le regard plus vif. Il était renommé dans tout le pays pour sa gaîté, pour sa loquacité, pour une

foule de récits que son oncle, un vieux curé très savant, lui avait appris et qu'il redisait volontiers dans les veillées. Bien plus, il en inventait d'autres et ce n'étaient point les plus mauvais. Cette fois,



... On le mit à la porte du château.

il choisit un de ses meilleurs : c'étaient les infortunes de Grisélidis, la bergère devenue châtelaine, que son époux éprouva si cruellement. Sa voix, un peu hésitante d'abord, s'affermit bientôt. Il parla avec tant de facilité; il eut des intonations si bien appropriées; il eut des gestes si expressifs; il sut être successivement si malicieux, si tou-

chant, si animé, que le baron, tour à tour ému, captivé, transporté, applaudit de toutes ses forces. A la fin, il lui demanda de venir au château et d'y demeurer : « Tu seras bien habillé, bien nourri et tu auras un salaire de cent écus par an. » On ne résiste pas à une offre pareille. Aussi, le soir même, Jean-Paul, tout ébloui, franchissait le pont-levis de Pont-Pitendal et il était présenté à la baronne qui l'accueillit avec bienveillance.

Dès lors sa vie fut somptueuse. Il eut de beaux vêtements, mi-partis rouges et verts. A la table d'honneur, il mangea de la venaison, il but du vin et de l'hypocras. Il coucha dans un lit douillet. Il fut considéré par les valets et les servantes. Et, quand il sortait se promener, il était salué très bas par les paysans.

Pour tant de délices, que lui fallait-il faire ? Désennuyer ses maîtres en racontant des histoires. Comme il en savait un grand nombre et qu'il goûtait fort les applaudissements, c'était pour lui un agrément, non une peine.

De son côté, le sire de Pont-Pitendal se félicitait de son idée. Auparavant, en effet, les journées lui semblaient longues. Aller à la chasse, s'attabler devant des repas plantureux, dormir dix heures, c'est là une existence enviable, mais c'est une existence monotone. Sa vie manquait d'imprévu. Sans doute, parfois, la pendaison d'un voleur ou d'un braconnier lui apportait une distraction. Mais

c'était trop rare et, somme toute, peu varié : car rien ne ressemble à la grimace d'un pendu comme celle d'un autre pendu. A présent, au contraire, tout un monde nouveau se découvrait à lui. Il apprit les prouesses et les malheurs de Charlemagne, de Roland, et des chevaliers de la Table-Ronde. Il connut les aventures du moine Sulpice que le démon persécuta parce que ce moine l'avait peint sous de vilains traits; celles du curé de Wimille qui mit en terre sainte le corps de son âne; celles de Mathurine qui, jugeant son mari trop vieux, le fit refondre; celles de Perrin, le bon ivrogne qui, après son trépas, fut transmué en vigne; celles de l'enchanteur Merlin qui punit si justement un ingrat et qui fut si méchamment mis en prison par la fée Viviane.... Il entendit des choses surprenantes, des choses folâtres, des choses attendrissantes. Il fut heureux.

Aussi ne pouvait-il plus se passer de Jean-Paul. Dès le lever, il le mandait. Il chassait moins longtemps pour rentrer plus promptement au logis. Il abrégeait ses dîners pour être plus tôt prêt à écouter. Les mois se succédaient et son contentement ne diminuait pas.

Par contre, celui de Jean-Paul était moindre. Son bien-être lui était moins sensible par l'effet de l'accoutumance. D'un autre côté, l'obligation de distraire son maître commençait à lui peser. Il devait se plier à l'humeur d'autrui et ne pouvait

plus, comme autrefois, suivre son propre caprice. Il devait être gai ou triste selon qu'il plaisait au sire de Pont-Pitendal et non à lui-même. S'il était soucieux et que le baron lui dît : « Conte-moi quelque chose de drôle», il fallait être drôle. S'il était joyeux et que le baron lui dît : « Conte-moi quelque chose d'émouvant », il fallait être émouvant. C'était un métier pénible. Et puis, à force de dire toujours du nouveau, il arrivait à n'avoir plus grand'chose de nouveau à dire. Le soir, dans sa chambre, il cherchait des sujets pour le lendemain et il en trouvait de plus en plus malaisément. Ses inventions n'avaient pas toujours du succès; il s'en rendait compte et il en était mortifié autant qu'inquiet. Il constatait qu'on fait de la meilleure besogne par goût que par ordre et qu'on n'a pas de l'esprit tous les jours. Désagréable constatation !

Et cela empira. Le seigneur se blasait. Les exploits des preux, les malices des femmes, les naïvetés des vilains, les sorcelleries, les fées, les diables, tout le fond des anciens récits, l'intéressaient moins vivement. Néanmoins il en exigeait d'autres, sans cesse. Jean-Paul se rongeait les ongles, se creusait la cervelle. Ah! s'il avait pu consulter le vieux curé, son oncle! Mais le vieux curé était mort. Où découvrir des fabliaux inédits?... Il se tournait, se retournait dans son lit douillet. Il ne s'endormait que très tard, après

avoir maudit la venaison, le vin et l'hypocras, l'habit rouge et vert, les cent écus et le sire de Pont-Pitendal. Bref, il était malheureux.

Un accident survint qui mit le comble à sa misère. Le baron tomba malade. Il eut des insomnies persistantes. Or, comme il n'avait pas de livres et que, du reste, il ne savait pas lire, il s'avisa de faire appeler chaque soir son conteur. Le conteur, debout au chevet, devait l'amuser jusqu'au moment où la fatigue triomphait enfin de la fièvre. Et cela ne se produisait guère qu'à l'aube. Jean-Paul se retirait alors doucement, vacillant sur ses jambes engourdies, la tête vide, les paupières brûlantes.Cela dura huit jours. Le neuvième on le fit venir, comme d'ordinaire.

— Allons! Jean-Paul, dit le baron, distingue-toi aujourd'hui. Hier, tu étais languissant.

Jean-Paul s'était reposé le matin. Il était calme et résolu.

— Monseigneur, je vais vous narrer l'histoire très bonne et très joyeuse d'un marchand, de 220 moutons, d'une jeune dame et d'un vieux moulin.

— Une histoire joyeuse? Je n'ai pas beaucoup ri à la dernière. J'en préfère une sentimentale.

— Celle-ci est sentimentale aussi.

— Vraiment? Parle donc. Mais ne te hâte point; développe; rien ne te presse : je n'ai pas sommeil du tout.

— Un jour, un marchand acheta dans un gros

bourg deux cent vingt moutons. Il emmenait ses bêtes. Mais la rivière, ayant débordé, avait emporté le pont. Pour la traverser, il ne trouva qu'une barque. Or cette barque était si petite, si étroite, qu'on pouvait transporter seulement un mouton chaque fois. Il passa donc un premier mouton.

Jean-Paul se tut. Le baron demanda :

— Et quand il eut passé la bête, que fit-il?

— Monseigneur, vous saurez que la rivière est très large ; vous savez que la barque est très petite et qu'il y a deux cent vingt moutons. Il leur faut du temps. Pendant ce temps-là, dormez ; moi, je vais me coucher.

Là-dessus, Jean-Paul s'en alla.

Le lendemain, naturellement, on lui reprit son habit rouge et vert et, sans lui donner seulement un liard, on le mit à la porte du château.



TABLE



PARIS. — IMP. POLYGLOTTE, 6, RUE MARTEL.